



**HAL**  
open science

## “ Les origines de la philosophie probabiliste de Condorcet - Une tentative d’interprétation ”

Nicolas Rieucau

### ► To cite this version:

Nicolas Rieucau. “ Les origines de la philosophie probabiliste de Condorcet - Une tentative d’interprétation ”. *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 2003. hal-01625871

**HAL Id: hal-01625871**

**<https://hal.science/hal-01625871>**

Submitted on 29 Oct 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LES ORIGINES DE LA PHILOSOPHIE PROBABILISTE DE CONDORCET : UNE TENTATIVE D'INTERPRETATION\*

Nicolas Rieucan

## Introduction

Le domaine de l'œuvre de Condorcet qui a été le mieux exploré par la recherche depuis les années 1970 est, sans nul doute, celui relevant des mathématiques et de leurs applications. À un effort éditorial sans précédent<sup>1</sup>, excepté celui fourni à son époque par Condorcet lui-même, s'est effectivement jointe plus d'une quarantaine d'études<sup>2</sup> portant sur le calcul intégral, le calcul des probabilités et l'arithmétique politique de l'académicien. À cet égard, les liens entre la pensée de ce dernier et celle des plus éminents « géomètres » de son temps – Clairaut, d'Alembert, la famille Bernoulli, Euler, Lagrange, Laplace... – ont été éclaircis, tandis que les travaux de personnages moins illustres – L. Bertrand, Bicquille, Fontana et Gaeta, J. Trembley... – ont été reconnus, à part entière, comme connaissances savantes de Condorcet. La question particulière des origines philosophiques de la pensée probabiliste de Condorcet n'a, cependant, toujours pas été résolue : s'il est naturellement admis que Condorcet accorde une grande importance aux réflexions de celui qui encadra ses premiers travaux mathématiques d'envergure, d'Alembert<sup>3</sup>, l'influence de Hume et de Turgot demeure, aujourd'hui encore, relativement controversée. Le rapprochement entre la pensée de Hume et celle de Condorcet a été effectué par Lacroix [1822, p. 3 et suiv.] puis, par une espèce d'atavisme dont l'histoire des idées a le secret, repris et longuement développé par K. M. Baker [1975, chap. 3]. Jusqu'au milieu des années 1980, cette filiation Hume-Condorcet s'est assez largement imposée face à celle soulignant l'emprise de la

---

\* Cet article a bénéficié des remarques et des conseils de B. Bru, E. de Champs, P. Crépel, C. Depoortère, A. Lapidus, A. Orain et N. Sigot. Qu'ils en soient remerciés.

<sup>1</sup> B. Bru & P. Crépel [1994] ont en particulier publié un grand nombre de textes inédits de Condorcet et réédité son *Mémoire sur le calcul des probabilités* [1784-1787] ainsi que ses articles figurant dans la partie « Mathématiques » [1784-1789] de l'*Encyclopédie Méthodique*. Ces articles ont également été publiés par les éditions ACL, en 1987. Au rang des principales rééditions, signalons aussi : l'*Essai sur l'application de l'analyse* [1785] (Chelsea [1972]) et les *Éléments du calcul des probabilités* [1786-1787] (Fayard [1986, p. 483-596]). Pour un compte rendu de l'intégralité des travaux éditoriaux consacrés à l'œuvre mathématique de Condorcet, publiés récemment ou à paraître, voir B. Bru & P. Crépel [1994, p. 4] & E. Brian [1997].

<sup>2</sup> Ces études sont en partie répertoriées par J. P. Lagrave & M. Breguet [1993, p. 322-325]. On trouvera un complément dans B. Bru & P. Crépel [1994] et E. Brian [1997].

pensée de Turgot, brièvement avancée par K. Pearson [1921-1933, p. 435] et C. C. Gillipsie [1972, p. 1, 2, 15 et suiv.]. Les travaux de R. H. Popkin [1987, 1989] ont cependant semé le trouble. Alors même qu'il s'était d'abord contenté, à l'occasion d'une étude consacrée aux fondements épistémologiques de la pensée politique de Condorcet, de reprendre les grandes lignes de l'analyse de Baker, Popkin a peu de temps après mis cette dernière sur la sellette en s'interrogeant notamment sur la lecture effective par Condorcet de l'œuvre philosophique majeure de Hume, le *Traité de la nature humaine* [1739-1740], texte à partir duquel Baker construisait sa démonstration. Ce faisant, Popkin a réévalué le rôle joué par Turgot<sup>4</sup>. Visiblement peu ébranlé par le second article de Popkin, K. M. Baker [1988, p. 516-518] n'a pas démordu de l'influence de Hume sur Condorcet, sans pour autant apporter d'arguments nouveaux. Face à ce débat, E. Brian [1994, p. 195, 222, 244] [1996, p. 175] a choisi de s'inscrire dans le sillage de Popkin, en radicalisant toutefois l'idée d'une filiation Turgot-Condorcet. B. Bru & P. Crépel [1994, p. 271, n. 7], quant à eux, ont pris acte de la controverse, sans opter en faveur d'un des deux camps.

Sous un angle strictement analytique, les similitudes entre la pensée probabiliste de Condorcet et celle de Hume sont pourtant nombreuses. À cet égard, après avoir présenté la pensée de Condorcet à la lumière de sa genèse d'alembertienne, nous tenterons de montrer de quels points de vue cette pensée s'apparente à celle de Hume, en synthétisant mais aussi en essayant d'enrichir l'étude de K. M. Baker [**Première partie**]. Or les ressemblances théoriques entre les conceptions probabilistes de Hume et de Condorcet s'avèrent historiquement crédibles : on a tout lieu de penser que Condorcet a pu accéder à l'ensemble des réflexions probabilistes de Hume. Seulement, tout en allant puiser chez Hume un certain nombre d'éléments essentiels à la constitution de sa pensée probabiliste, Condorcet a été incommodé par la charge sceptique qui empreint de telles réflexions, celle-ci contrariant son souhait d'étendre la théorie du hasard aux autres champs de la connaissance humaine<sup>5</sup>. Cette tournure problématique que présentait pour lui

---

<sup>3</sup> *Éloge de d'Alembert* [1784, OC, t. III, p. 92], *Discours à l'Académie Française* [1784, OC, t. I, p. 440] et *Lettre à Garat* [vers 1784-1785, BC, p. 542].

<sup>4</sup> Il convient de préciser que les dates de publication des articles de Popkin donnent une fausse idée du moment de leur rédaction. La contribution datée de 1989 – où l'analyse de Baker n'est pas mise en question – annonce effectivement celle publiée en 1987 comme « à paraître » et l'intitule alors « Hume and Condorcet » (p. 124), tandis que son titre sera finalement « Condorcet and Hume *and Turgot* [n. i.] ». D'ailleurs, les éditeurs de l'ouvrage dans lequel figure la contribution de Popkin datée de 1989 indiquent, dans les « Remerciements », que l'élaboration de celui-ci a été « très longue ».

<sup>5</sup> Indiquons d'emblée que nous nous contenterons de présenter la philosophie de Hume, riche et complexe s'il en est, uniquement à la lumière des aspects de celle-ci auxquels Condorcet a pu être sensible. Pour plus de détails sur la philosophie de Hume, et notamment un exposé critique des principales mais nombreuses interprétations qui en ont été faites, voir D. Garrett [1997].

la philosophie de Hume a été négligée par Baker. Il semble que Condorcet ait *délibérément* refusé de se réclamer des conceptions de Hume. Dès lors, le fait de revendiquer l'influence de la pensée de Turgot, dont le seul mérite est de n'être pas contradictoire avec la sienne propre, lui aurait en particulier permis de se trouver, pour ainsi dire, une référence de substitution, ce que les commentateurs plaidant pour la paternité probabiliste du ministre de Louis XVI n'ont pas relevé.

[Seconde partie]

## PREMIÈRE PARTIE. CONNAISSANCE ET PROBABILITÉ

Ayant une formation de mathématicien, il va de soi que Condorcet a d'abord été sensibilisé à la question du probable par les géomètres, et non par les philosophes et autres gens de lettres de son temps. Si son professeur de mathématiques au collège de Navarre, Girault de Kéroudou, ne paraît pas avoir joué un rôle en la matière, de nombreuses études<sup>6</sup> ont en revanche montré combien la genèse des réflexions probabilistes de Condorcet était redevable des analyses de celui qui fut responsable de son entrée dans le monde savant, d'Alembert. Nous nous concentrerons sur l'élément proprement « métaphysique »<sup>7</sup> qui sous-tend cette filiation, parce qu'il est indispensable pour appréhender la représentation que Condorcet se fait du calcul des probabilités [1. 1.]. Cette représentation repose sur une hypothèse de constance entre le passé et l'avenir, laquelle hypothèse permet à Condorcet de construire sa théorie dite du « motif de croire »<sup>8</sup> [1. 2.]. Or, en étendant cette théorie d'une part aux mécanismes mêmes de l'entendement humain, d'autre part aux rapports que l'individu entretient avec les objets extérieurs, et enfin à l'acceptation du principe de l'autorité héréditaire, Condorcet déploie une analyse très proche de

---

<sup>6</sup> À savoir, sans prétendre pour autant à l'exhaustivité : I. Todhunter [1865, p. 292-293, 377, 392-393], G. G. Granger [1956, p. 6, 73], E. Yamazaki [1971, p. 81-91], K. M. Baker [1975, p. 225 et suiv.], L. J. Daston [1979, p. 274-275], B. Bru [1983, p. 285-291], [1988, p. 69, 78-79, 80 et suiv.], [1994, p. 8-9], [2002, p. 5-10], M. Paty [1988, p. 238-241], J. N. Rieucou [1997, chap. I, III].

<sup>7</sup> Par « métaphysique » nous entendons ce qui relève de la théorie de la connaissance et de ses origines, conformément à une signification très répandue au XVIII<sup>e</sup> siècle. En ce sens, la « métaphysique » s'oppose à la « physique » : comme le mentionne Voltaire, « métaphysique est ce qui n'est pas matière », *Quarante questions sur l'Encyclopédie* [1770-1774, p. 634]. Cette conception relativement large faisant de la métaphysique la « science de l'esprit » est reprise par Condorcet : « si l'on se borne à observer, à connaître les faits généraux et les lois constantes que présente le développement de ces facultés [intellectuelles] [...], cette science porte le nom de métaphysique », *Esquisse* [1793-1794, p. 2]. Voir aussi *Avertissements insérés dans l'édition complète des Œuvres de Voltaire* [1784-1789, OC, t. IV, p. 285] et *Sur les mots sciences et arts – Sur la classification des sciences et des arts* [1793-1794], n. a. fr. 4586, f. 58.

<sup>8</sup> C'est K. M. Pearson [1921-1933, p. 491] qui, à notre connaissance, a le premier jugé digne d'attention cette théorie de Condorcet, méprisée par I. Todhunter [1865, p. 352] et Keynes [1921, p. 312, 314]. Parmi les commentaires notables qui succéderont à celui de Pearson, citons ceux de G. G. Granger [1956, p. 68-72], E. Yamazaki [1971, p. 86-91], R. Rashed [1974, chap. III], B. Bru [1988, p. 87-91].

celle menée par Hume [1. 3.]. Cette ressemblance se manifeste non seulement dans les principaux écrits probabilistes de Condorcet mais aussi dans les *Fragments du Tableau historique* [1793-1794], textes où l'on trouve un traitement du thème de l'autorité qui a été complètement ignoré par les commentateurs. Il est cependant vrai que les nombreuses erreurs de transcription de ces *Fragments*, présentes à des degrés divers dans leurs sept éditions, de 1804 à 1988<sup>9</sup>, n'en ont pas facilité la compréhension...<sup>10</sup>

### 1. 1. Une simple considération de notre esprit

Entreprendre un exposé synthétique des réflexions de d'Alembert sur le calcul des probabilités n'est pas chose aisée et ce, pour deux raisons essentielles. Premièrement, la période considérée est extrêmement large : une trentaine d'années s'écoule entre ses premières analyses de ce sujet<sup>11</sup>, notamment dans l'article « Croix ou Pile » [1754] de l'*Encyclopédie*, et ses ultimes interrogations dans le volume IX, aujourd'hui encore inédit, de ses *Opuscules mathématiques* [1783]<sup>12</sup>. Deuxièmement, ces réflexions sont formulées dans des domaines divers, allant des jeux de hasard à la mécanique céleste, en passant par l'inoculation de la petite vérole ou l'arrangement aléatoire de lettres. Cela dit, une appréhension un tant soit peu univoque de la pensée probabiliste de d'Alembert peut être envisagée si l'on se focalise sur son soubassement épistémologique. S'inspirant de la philosophie de Locke<sup>13</sup>, d'Alembert estime que c'est l'adéquation avec les objets réels qui doit avant tout guider la recherche probabiliste, conformément au privilège qu'il accorde aux mathématiques « mixtes », celles-ci se consacrant aux « propriétés de la grandeur

---

<sup>9</sup> La liste et la table des matières détaillées de ces éditions ont été établies par J. P. Schandeler [2000, p. 295-299].

<sup>10</sup> C'est pourquoi nous citerons directement le manuscrit des *Fragments du Tableau historique* dès que nécessaire, en mentionnant les erreurs figurant dans l'édition dite de référence, datée de 1847-1849. Une édition critique des *Fragments du Tableau historique*, et de l'intégralité des autres textes afférents au *Tableau historique* de Condorcet, sera publiée en 2004 aux éditions de l'INED. Voir Groupe Condorcet [2004].

<sup>11</sup> Voir une cinquantaine d'années ! Dans le volume IV de ses *Opuscules mathématiques* [1768, p. 284], d'Alembert affirme en effet avoir « formé » ses doutes probabilistes depuis « près de trente ans », c'est-à-dire en somme au berceau de sa vie intellectuelle, puisqu'il est né en 1717. Toutefois, aucune trace écrite ne vient confirmer ses dires.

<sup>12</sup> Ce volume figurera dans la série IV des *Œuvres complètes de d'Alembert*, à paraître.

<sup>13</sup> Ce point est notamment développé par L. J. Daston [1979, p. 260-262]. L'interprétation de Daston est cependant quelque peu corrompue par le fait qu'elle s'appuie en partie sur l'*Explication détaillée du système des connaissances humaines* [1751 a], figurant en annexe du « Discours préliminaire » [1751 a] de l'*Encyclopédie* : ce texte est de Diderot, comme d'Alembert l'indique lui-même dans l'« Avertissement » du tome I de ses *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie* [1753, p. IV].

concrète, en tant qu'elle est mesurable ou calculable»<sup>14</sup>. Aussi convient-il, à ses yeux, d'examiner si les résultats du calcul des probabilités, quand bien même ils seraient « hors d'atteinte dans l'abstraction géométrique, ne sont pas susceptibles de restriction, lorsqu'on applique ces résultats à la nature »<sup>15</sup>. Or, d'Alembert considère justement que la théorie des chances ne peut interpréter avec justesse les phénomènes réels, cela en vertu de leur diversité, qu'il estime intrinsèque : « la variété des événements successifs est un phénomène constant de la nature ; [...] leur similitude constante ou répétée un grand nombre de fois, est au contraire un phénomène qui n'arrive jamais »<sup>16</sup>. Dans cette optique, d'Alembert nie l'idée d'une proportionnalité invariable entre un effet et sa cause. Un extrait de ses *Doutes et questions sur le calcul des probabilités* [1767 a] est à ce sujet souvent cité : « il n'est pas dans la nature qu'un effet soit toujours et constamment le même, comme il n'est pas dans la nature que tous les hommes et tous les arbres se ressemblent »<sup>17</sup>. À notre connaissance, d'Alembert s'est toujours gardé d'offrir une définition claire et précise du hasard mais, comme l'extrait précédent le suggère, la catégorie de l'aléatoire est étroitement associée, dans ses écrits consacrés à l'art de conjecturer, à la représentation d'une diversité immanente au monde réel. En ce sens, revendiquer la maîtrise conceptuelle du hasard, grâce au calcul des probabilités, demeure pour lui une entreprise problématique.

Le point de départ de Condorcet, en vue de répondre à d'Alembert, consiste en une définition du hasard qui, si elle a le mérite d'être nettement plus explicite que chez son mentor, n'en reste pas moins très classique. Dans sa *Première ébauche d'essai sur les probabilités* [1770], Condorcet explique ainsi que « pour nous consoler de notre ignorance » des causes qui déterminent tel ou tel phénomène, « nous avons imaginé le mot de hasard »<sup>18</sup>. Réitérée dans

---

<sup>14</sup> D'Alembert (ou l'abbé de la Chapelle) [1765, p. 189]. Voir aussi le « Discours préliminaire » [1784, p. i-ij], rédigé par Bossut, de la partie « Mathématique » de l'*Encyclopédie Méthodique* et le rapprochement entre mathématiques mixtes et physique qui s'y trouve effectué.

<sup>15</sup> *Doutes et questions sur le calcul des probabilités* [1767 a, p. 451].

<sup>16</sup> *Réflexions sur le calcul des probabilités* [1761, p. 15].

<sup>17</sup> D'Alembert [1767 a, p. 454]. Dans plusieurs autres endroits de son œuvre, d'Alembert critique en elle-même la notion de « proportionnalité » entre effets et causes, car il la juge vague et obscure. Voir par exemple la « Préface » [1743, p. xj] et le « Discours préliminaire » [1758, p. xxij] du *Traité de dynamique*, les articles « Cause » [1752, p. 790] et « Force » [1757, vol. 2, t. VII, p. 114] de l'*Encyclopédie* ainsi que l'*Essai sur les éléments de philosophie* [1759, p. 306].

<sup>18</sup> BC, p. 248.

plusieurs de ses écrits ultérieurs<sup>19</sup>, cette définition du hasard comme manifestation de notre ignorance est habituellement attribuée, comme le rappelle B. Bru [1984, p. 306], à Anaxagore et aux stoïciens. On la retrouve plus tard chez Cicéron<sup>20</sup> et, du temps de Condorcet, elle figure aussi bien dans plusieurs dictionnaires<sup>21</sup> que dans les ouvrages de certains savants<sup>22</sup> ou gens de lettres, dont Hume<sup>23</sup>.

Si Condorcet développe donc une définition du hasard pour le moins banale, il fait en revanche œuvre singulière en s'efforçant d'associer cette définition à une entreprise de démarcation entre la réalité d'un phénomène aléatoire et sa formalisation mathématique. Condorcet nie effectivement *a priori* la pertinence du raisonnement de d'Alembert en expliquant que le calcul des probabilités n'a, en tout état de cause, *aucun rapport* avec la réalité des événements qu'il entend prévoir. Il illustre son propos en exposant une situation où l'on recouvrirait d'un voile les dés que l'on aurait lancés ou la boule tirée d'une urne composée de boules de couleurs différentes<sup>24</sup>. Dans les deux cas, la probabilité d'avoir telle ou telle combinaison sous le voile demeure la même que celle déterminée avant le lancer ou le tirage : les dés ou la boule sous le voile peuvent ou non révéler la combinaison dont on a auparavant estimé la probabilité. En ce sens, le raisonnement que l'on établit sur les chances de réalisation d'un phénomène est complètement indépendant de l'apparition effective de ce phénomène. Aussi, comme Condorcet le précise dans son *Petit ouvrage « plus métaphysique que mathématique » sur le calcul des probabilités* [vers 1773-1774], « ce qu'[on] appelle probabilité est une simple considération de notre esprit tout à fait étrangère à l'ordre réel des choses »<sup>25</sup>, dont la réalisation

---

<sup>19</sup> *Petit ouvrage « plus métaphysique que mathématique » sur le calcul des probabilités* [vers 1773-1774, BC, p. 289], *Tableau général de la science qui a pour objet l'application du calcul aux sciences politiques et morales* [1793, p. 122], *Esquisse* [1793-1794, p. 304].

<sup>20</sup> « Quoique aucun effet ne se produise sans cause, on réserve le nom de hasard à l'événement produit par une cause obscure et dont l'action nous échappe », *Topiques* [44 av. J. C., p. 87].

<sup>21</sup> Voir par exemple le *Dictionnaire universel* de Trévoux [1771, p. 740], ce dernier plagiant en partie celui de Furetière [1690, t. II, s. p.]. Il est également possible de renvoyer à l'article anonyme « Hazard » de l'*Encyclopédie* [1765, p. 74].

<sup>22</sup> Arbuthnot, « Préface » [1692, p. 48] de Huyghens [1657]; Montmort, *Essai d'analyse sur les jeux de hasard* [1708, p. XIV], Buffon, *Essai d'arithmétique morale*, [avant 1777 ?, p. 39-42].

<sup>23</sup> « Livre II » [1739 b, p. 258] du *Traité de la nature humaine ; De la naissance et du progrès des arts et des sciences* [1742, p. 157, 159]; *Enquête sur l'entendement humain* [1748/1758, p. 121]. Voir aussi Spinoza, *Éthique* [1677, p. 73], Bossuet, *De la connaissance de Dieu* [vers 1679, p. 188], d'Holbach, *Système de la nature* [1770, p. 204] et L. S. Mercier, *L'an 2440* [1770, p. 197].

<sup>24</sup> Voir *Petit ouvrage « plus métaphysique que mathématique » sur le calcul des probabilités* [vers 1773-1774, BC, p. 289], « Discours préliminaire » de l'*Essai* [1785, p. x]. Consulter également les *Éléments du calcul des probabilités* [1786-1787, p. 537].

<sup>25</sup> BC, p. 291. Voir aussi le « Discours préliminaire » de l'*Essai* [1785, p. x, lxxxvj-lxxxvij] et les *Éléments du calcul des probabilités* [1786-1787, p. 522, 537].

effective, faisant suite à l'estimation probabiliste et due à des causes inconnues, est non perceptible. Cette césure entre la connaissance probabiliste et les objets réels, permet ainsi à Condorcet de dissiper le bien fondé de tout questionnement sur leur adéquation, laquelle adéquation était précisément mise en cause par d'Alembert.

L'académicien gravit de la sorte une espèce d'échelon analytique supplémentaire lorsque, d'une définition du hasard comme ignorance des causes, il passe à une représentation du calcul des probabilités, en tant que tel, comme manifestation de cette ignorance. Il est à ce sujet tentant de mettre en perspective son analyse avec la fameuse distinction scolastique entre point de vue *de re* – relatif à la nature de l'objet traité – et point de vue *de dicto* – relatif à la proposition formulée à l'encontre de cet objet : Condorcet privilégie ce second point de vue en développant une vision si l'on peut dire cognitive, intellectualiste, du calcul des probabilités<sup>26</sup>.

Quoi qu'il en soit, Condorcet estime que cette représentation du calcul des probabilités n'a « été aperçue que des métaphysiciens »<sup>27</sup>. Songe-t-il à G. W. Leibniz<sup>28</sup> ? Comment se fait-il qu'il ne cite aucun géomètre de son temps ? Certes, l'absence du nom de Laplace va de soi car Condorcet n'a alors pas connaissance des *Recherches sur les suites récurro-récurrentes* [1773-1774] de son collègue, où se trouve exposée une conception de la théorie du hasard identique à la sienne<sup>29</sup>. En revanche, on peut se demander pourquoi Condorcet ne cite pas 's Gravesande<sup>30</sup> et,

---

<sup>26</sup> On peut rapprocher cette conception de celle popularisée plus tard par Cournot [1843, p. 5-6, 106-114, 287-288] sous l'appellation de « probabilité subjective », quoique ce dernier emploie aussi très souvent celle de « probabilité philosophique » (voir par exemple *ibid.*, chap. XVII et *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire* [1861], p. 67-68). Il est également d'usage d'attribuer à Savage [1954] l'expression de « probabilité subjective », même s'il lui préfère celle de « probabilité personnelle » [*ibid.*, p. 30], et se reconnaisse lui-même [*ibid.*, p. 60, 274, 279] comme prédécesseur Ramsey [1926], [1928] et De Finetti [1937]. Signalons, enfin, qu'il est aussi possible d'établir une parenté entre la représentation condorcetienne de la probabilité et celle qualifiée aujourd'hui d'« épistémologique » par de nombreux historiens des probabilités, tels que M. Boudot [1967], I. Hacking [1975, p. 123] ou encore A. Hald [1990, p. 28, 246].

<sup>27</sup> *Petit ouvrage « plus métaphysique que mathématique » sur le calcul des probabilités* [vers 1773-1774, BC, p. 289].

<sup>28</sup> « La prescience en elle-même n'ajoute rien à la détermination de la vérité des futurs contingents, sinon que cette détermination est connue, ce qui n'augmente point la détermination ou la *futurition*, comme on l'appelle, de ces événements, dont nous sommes convenus d'abord », *Essais de théodicée* [1710, p. 125]. Sur ce point, on peut aussi consulter I. Hacking [1975, p. 89] qui renvoie à des textes de jeunesse de Leibniz.

<sup>29</sup> « Nous regardons une chose comme l'effet du hasard, lorsqu'elle n'offre à nos yeux rien de singulier, ou qui annonce un dessein, et que nous ignorons d'ailleurs les causes qui l'ont produite [...]. *La notion de probabilité tient à cette ignorance* [n. i.] », Laplace [1773-1774, p. 222]. Au demeurant, c'est Laplace, au début de sa carrière de probabiliste, qui paraît avoir puisé nombre d'éléments dans la pensée de Condorcet, et non l'inverse. Sur ce point, voir B. Bru [1992].

<sup>30</sup> « La probabilité ne regarde pas les choses mêmes, mais la connaissance que nous en avons », *Introduction à la philosophie* [1736, p. 130].



par dessus tout, J. Bernoulli<sup>31</sup>, dont il connaît bien sûr l'*Ars Conjectandi* [1713]. Toujours est-il que cette conception intellectualiste du calcul des probabilités, bien que « toute simple »<sup>32</sup>, n'a pas été selon Condorcet suffisamment analysée et défendue. Et c'est à partir d'elle que s'élabore une interrogation centrale qui irrigue toute sa théorie du hasard : comment l'esprit humain doit-il envisager le calcul des probabilités, alors même que ce calcul est détaché des données issues du monde réel dans la mesure où il ne livre aucune information sur les causes de leur réalisation ?

Lorsque Condorcet formule cette interrogation, dans son *Petit ouvrage « plus métaphysique que mathématique » sur le calcul des probabilités*, on pourrait penser de prime abord qu'il est à court d'argument : « de ce qu'on a prouvé que [la] probabilité [est] absolument indépendante de l'état réel des choses, il semble qu'il ne reste aucun moyen d'expliquer comment nous devons croire ce qui est probable et nous conduire d'après cette probabilité »<sup>33</sup>. Néanmoins, l'énoncé du principe suivant, quelques lignes plus bas, dissipe ce qui aurait pu passer pour un aveu d'impuissance : « lorsque beaucoup d'expériences nous ont représenté une certaine combinaison de choses qui se représente à nous [...] nous croyons que ce qui est arrivé, arrivera encore »<sup>34</sup>. Constitutive de la théorie du motif de croire de Condorcet, cette supposition de constance permet en effet d'interpréter la manière dont l'entendement humain doit appréhender les données probabilistes.

## 1. 2. Motif de croire et hypothèse de constance

Développée à partir du milieu des années 1780, la théorie du motif de croire de Condorcet s'articule à un effort de clarification sémantique relatif au mot « probabilité ». À cette fin, Condorcet distingue deux sens associés à ce terme. La première acception renvoie à un « sens

---

<sup>31</sup> « La contingence est surtout en rapport avec notre connaissance », *Ars Conjectandi* [1713, p. 20]. Au sujet du sens qu'il convient d'accorder à l'adverbe « surtout », qui ne manque pas de semer le trouble, voir N. Meusnier [1987, p. 76, n. 10].

<sup>32</sup> *Petit ouvrage « plus métaphysique que mathématique » sur le calcul des probabilités* [vers 1773-1774, BC, p. 289].

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 294.

<sup>34</sup> *Ibid.*.

abstrait », à « une vérité de définition »<sup>35</sup>, qualifiée aussi de « pure définition de nom »<sup>36</sup> : la probabilité d'un phénomène signifie alors, indique Condorcet, « le nombre des combinaisons où il a lieu, divisé par le nombre total de combinaisons possibles »<sup>37</sup>. De nature strictement mathématique, une telle expression n'est pas perçue « lorsque l'on dit, dans le langage ordinaire, qu'un événement est plus probable qu'un autre »<sup>38</sup>. Est dans ce cas employé un « sens plus étendu »<sup>39</sup> du terme de probabilité, dont la signification demeure « très vague »<sup>40</sup> et Condorcet entend justement lui donner un « sens précis »<sup>41</sup>.

Celui-ci se ramène à la proposition suivante : « si la probabilité d'un événement  $A$  est plus grande que celle de l'événement contradictoire  $N$ , nous avons un motif de croire que l'événement  $A$  arrivera, plutôt que de croire qu'il n'arrivera pas »<sup>42</sup>. Dès lors, comment l'entendement humain fait-il la transition de la probabilité de l'événement dans son sens abstrait, mathématique, au motif de croire son arrivée future ?

Cette transition s'effectue en vertu de l'hypothèse de constance que les événements qui sont arrivés dans le passé continueront de survenir dans le futur selon la même régularité. Pour le montrer, Condorcet use d'une analogie entre le motif de croire issu du modèle de l'urne et celui guidant la conduite humaine quotidienne établie d'après l'observation des phénomènes passés :

« supposons que d'un sac qui peut contenir des boules blanches et des boules noires, on ait tiré de suite un milliard de boules blanches, en remettant à chaque fois celle qu'on a tirée, pour que le rapport des boules blanches aux boules noires soit constant, et qu'on demande la probabilité de tirer une boule blanche de plus ; cette probabilité [au sens abstrait] sera exprimée par  $\frac{1\ 000\ 000\ 001}{1\ 000\ 000\ 002}$ . Or, il est aisé de voir que le motif de croire dans ce cas qu'on tirera encore une boule blanche, est précisément le même que celui qui nous porte à croire qu'un phénomène constamment arrivé se reproduira dans des circonstances semblables »<sup>43</sup>.

<sup>35</sup> « Discours préliminaire » de l'*Essai* [1785, p. vij].

<sup>36</sup> *Probabilité* [1785, BC, p. 495].

<sup>37</sup> « Discours préliminaire » de l'*Essai* [1785, p. vij].

<sup>38</sup> *Éléments du calcul des probabilités* [1786-1787, p. 538].

<sup>39</sup> « Discours préliminaire » de l'*Essai* [1785, p. vij].

<sup>40</sup> *Éléments du calcul des probabilités* [1786-1787, p. 538].

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> *Ibid.* Condorcet expose les deux autres propositions suivantes : « plus cette probabilité  $A$  l'emporte sur celle de  $N$ , plus ce motif doit être puissant » et « il [ce motif] croît proportionnellement à cette probabilité », *ibid.* Cela dit, il s'attache aussitôt à démontrer que ces deux propositions découlent de la première. Sur ce point, voir R. Rashed [1974, p. 61-62].

<sup>43</sup> *Éléments du calcul des probabilités* [1786-1787, p. 540]. Voir aussi, notamment, « Discours préliminaire » de l'*Essai* [1785, p. x-xj] ; *Probabilité* [1785, BC, p. 499]. On remarque que la probabilité d'obtenir une boule blanche supplémentaire est exprimée par Condorcet non par la fréquence mathématique mais par le principe dit de Bayes-Laplace, règle d'estimation statistique qu'il a vraisemblablement formulée, au début des années 1770, indépendamment de ces deux derniers auteurs. Pour un commentaire détaillé de ce calcul, voir B. Bru & P. Crépel [1994, p. 256-260, 271-273, 397, 495-496, 503-504]. Au sujet de la connaissance par Condorcet des travaux de

Le motif de croire en l'obtention d'une boule blanche supplémentaire repose, autrement dit, sur la supposition « qu'un fait arrivé constamment continuera d'arriver encore »<sup>44</sup>, supposition dérivant de l'ignorance des causes de la détermination de ce fait. Dans la même perspective, on estimera qu'un événement qui a été observé un certain nombre de fois – mais non systématiquement – dans le passé parmi un ensemble d'observations, continuera de survenir dans le futur sous un rapport identique. En ce sens, le motif de croire en l'arrivée de cet événement est établi en supposant qu'il détient « une probabilité constante »<sup>45</sup>.

Signalons que Condorcet étend sa théorie du motif de croire aux opérations, en tant que telles, formées par l'esprit humain. Ce développement a pour point de départ une réflexion sur la nature du raisonnement mathématique. Dans son *Essai sur l'application de l'analyse* [1785], l'académicien explique en effet qu'une proposition mathématique apparaît certaine seulement lorsque l'esprit en accomplit la démonstration dans le même instant. Cependant, ajoute Condorcet, à partir du moment où l'entendement enchaîne une telle proposition à d'autres vérités mathématiques, il la considère comme acquise et n'en réalise plus la démonstration. De plus, la démonstration des autres vérités mathématiques auxquelles cette proposition se trouve associée a été, elle aussi, effectuée dans le passé. Autrement dit, l'esprit humain n'a alors pas la conscience immédiate de la totalité des chaînons constitutifs de sa déduction. La vérité de celle-ci repose sur un fonctionnement toujours identique de l'entendement :

« je suppose, par exemple, que j'emploie dans cette démonstration la formule du binôme [de Newton], il est clair qu'en supposant même une certitude entière de la vérité de ma démonstration, je ne suis sûr de l'exactitude de la formule du binôme que par le souvenir d'en avoir entendu et suivi la démonstration. Or, si ce souvenir de la bonté de cette démonstration est actuellement pour moi un motif de croire, c'est seulement parce que l'expérience m'a montré que si je m'étais une fois démontré une vérité, je retrouverais constamment cette même vérité toutes les fois que j'en voudrais suivre la démonstration »<sup>46</sup>.

En outre, on le devine aisément, l'hypothèse d'un tel fonctionnement de l'esprit humain s'applique pour Condorcet à n'importe quel type de processus intellectuel et donc également à celui intervenant dans les sciences physiques et morales. Cela dit, ces dernières sont dotées d'une envergure conjecturale supplémentaire dans la mesure où elles reposent sur une seconde

---

Bayes et de Laplace, se reporter à S. M. Stigler [1975, p. 505], [1978, p. 245-246], K. M. Baker [1975, p. 222-223, 232, 537-538, n. 206], P. Crépel [1988, p. 50-55], B. Bru [1988, p. 77, 82, 85], [1992], B. Bru & P. Crépel [1994, p. 23, 221, 256, 260, 271, 282-283, 286-287, 515, 692].

<sup>44</sup> *Probabilité* [1785, BC, p. 499].

<sup>45</sup> *Application du calcul des probabilités aux questions où la probabilité est indéterminée* [1786-1787, BC, p. 618].

<sup>46</sup> « Discours préliminaire » [p. xij].

hypothèse de constance relative à leurs objets d'étude respectifs, ceux-ci étant supposés se reproduire à l'avenir de la même façon que par le passé. Aussi,

« pour les premières [les connaissances mathématiques], nous ne sommes obligés d'admettre qu'une seule supposition fondée sur la probabilité, celle que le souvenir d'avoir eu la conscience de la vérité d'une proposition ne nous ayant jamais trompés, ce même souvenir ne nous trompera point dans une nouvelle occasion : mais pour les autres [les connaissances physiques et morales], le motif de croire est fondé d'abord sur ce principe, et ensuite sur l'espèce de probabilité propre à chaque objet »<sup>47</sup>.

Toutes nos connaissances, exceptées celles dont nous avons la conscience immédiate, sont par conséquent marquées par le sceau de la probabilité aux yeux de Condorcet.

Ceci établi, il s'attache à distinguer le motif de croire établi d'après le modèle de l'urne de celui qui nous mène habituellement à agir ou à réfléchir dans les sciences. Condorcet souligne en particulier le fait que, dans le second cas, « nous obéissons à la force irrésistible qui nous porte à croire, sans songer à la nature de ce motif »<sup>48</sup>. Qualifié le plus souvent par Condorcet de « penchant » à croire, ce comportement est très fréquemment présenté comme une non-perception de l'hypothèse de constance sur laquelle se fonde le motif de croire en telle ou telle vérité : le penchant à croire réside alors en une inclination machinale à considérer que ce qui est survenu dans le passé continuera de se reproduire à l'avenir – et cela, précisément, sans percevoir la supposition de régularité sur laquelle roule la réflexion.

On trouve plusieurs illustrations d'un tel penchant dans les écrits de Condorcet sur l'histoire<sup>49</sup>. Il est ainsi possible de renvoyer au traitement par l'académicien de la question des rapports primitifs noués avec les biens nutritionnels ou, dans un autre registre, à la façon dont l'individu, aux débuts de l'humanité, accepte le principe de l'autorité héréditaire.

S'agissant du premier thème, le fondement du raisonnement de Condorcet peut être résumé de la façon suivante : un homme qui, après avoir consommé un premier objet, reconnaît à plusieurs reprises certaines qualités communes entre ce premier objet et d'autres objets dont il se nourrit également, va en conclure peu à peu que tous ces objets sont absolument identiques entre eux, y compris dans les qualités qu'il n'observe pas. Son entendement, procédant par analogie, va de la sorte être gouverné par une « impulsion qui [lui] fait croire comme constant pour l'avenir ce

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. xiiij-xiv. Consulter aussi les *Éléments du calcul des probabilités* [1786-1787, p. 542].

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 543. Voir aussi, par exemple, « Discours préliminaire » de l'*Essai* [1785, p. xj-xii, xiv, clxxxix], *Notes sur la thèse de Nicolas Bernoulli* [1785-1786, BC, p. 577], *Sur la persistance de l'âme* [s. d., BC, p. 319, 326].

<sup>49</sup> Pour plus de détails, voir J. N. Rieucou [2005].

qui l'a été dans le passé »<sup>50</sup>, c'est-à-dire par la non-perception de l'hypothèse selon laquelle le système de sensations excité en lui par un objet dont certaines qualités sont communes avec ceux observés dans le passé sera toujours le même dans le futur. En d'autres mots, l'homme est sous l'emprise du *penchant à croire* en une telle constance, il n'évalue pas « son adhésion sur le nombre d'observations qui établissent plus ou moins fortement »<sup>51</sup> la véracité d'une telle constance.

Au sujet de l'acceptation aux premiers âges de l'humanité du principe de l'autorité héréditaire, Condorcet déclare que les membres des premières peuplades humaines, n'ayant pas conscience de la supposition de constance qui gouverne leur réflexion, finissent par considérer comme naturel un tel principe, sans même avoir égard à la raison de leur adhésion initiale, qui reposait sur la capacité de l'un d'entre eux à fournir la subsistance et à assurer, par la force, la défense de la communauté. Aussi, « l'habitude de voir le pouvoir dans une même famille, transporta sur elle une partie du respect qu'on rendait au pouvoir même. On jugea qu'il ne devait jamais en sortir, parce qu'il y était resté longtemps. On crut, en quelque sorte, qu'une même race était destinée à donner toujours des chefs, comme un arbre à donner toujours les mêmes fruits »<sup>52</sup>. Ce biais psychologique, aux yeux de Condorcet, est une illustration exemplaire « de ces usages consacrés qu'on n'a même pas l'idée de changer » et qui « se retrouvent chez toutes les nations, à toutes les époques »<sup>53</sup>. À ce titre, Condorcet l'érige en élément explicatif de la perpétuation de l'obscurantisme politique et intellectuel qui traverse l'histoire humaine<sup>54</sup>.

Essentielle à la constitution de la théorie du motif de croire de Condorcet, l'hypothèse de constance connaît ainsi chez lui des développements riches et divers, puisqu'elle intervient aussi bien à l'occasion de son analyse du raisonnement mathématique et du rapport aux objets extérieurs que dans son exposé de l'acceptation du principe de l'autorité héréditaire. Or, comme nous allons à présent le voir, ces développements ressemblent fort à certaines réflexions de Hume.

---

<sup>50</sup> *Fragments du tableau historique* [1793-1794], MS 885 (III), f. 535 v. Les éditeurs de l'imprimé [OC, t. VI, p. 319] ont, de façon incorrecte, transcrit « ferait croire » et « pour le passé » au lieu de « fait croire » et « dans le passé ».

<sup>51</sup> *Ibid.*, OC, t. VI, p. 319.

<sup>52</sup> *Ibid.*, MS 885 (III), f. 568 r. Les éditeurs de l'imprimé [OC, t. VI, p. 369-370] n'ont, ici, pas respecté la concordance des temps grammaticaux.

<sup>53</sup> *Ibid.*, OC, t. VI, p. 366.

### 1. 3. Des coïncidences troublantes

L'hypothèse de constance sur laquelle repose le propos de Condorcet est, en tant que telle, d'une extrême banalité. Une illustration fameuse de cette hypothèse consiste en l'image d'un individu qui, ayant vu le soleil se lever un certain nombre de fois dans le passé, s'attend à le voir lors de son réveil pointer de nouveau à l'horizon. Pour le moins quelconque du fait de sa véracité anthropologique, cette métaphore du lever de soleil, ou plus généralement du mouvement des astres, se trouve déjà chez Platon<sup>55</sup> et traverse toute l'histoire de la philosophie<sup>56</sup>. Avec la naissance de la théorie du hasard durant la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, une telle image est toutefois replacée dans un registre explicitement probabiliste. Avant que Condorcet n'en fasse lui-même usage<sup>57</sup>, elle court ainsi sous la plume d'auteurs comme Buffon<sup>58</sup>, Helvétius<sup>59</sup> ou encore Price<sup>60</sup>.

À cet égard, la pensée de Hume est *a priori* particulièrement rétive à l'exploitation probabiliste de cette métaphore. Dans le livre I [1739 a] du *Traité de la Nature Humaine*, on lit en effet que la vérité du lever de soleil ne doit pas être placée dans le domaine de la « probabilité » mais dans celui de la « preuve »<sup>61</sup>. Parce que « ridicule » serait l'individu « qui dirait qu'il est seulement probable que le soleil se lèvera demain ou que tous les hommes doivent mourir, bien qu'il soit manifeste que nous n'avons, de ces faits, d'autre assurance que celle que l'expérience nous procure »<sup>62</sup>. Cela dit, il semble que Hume souhaite ici peindre la nature humaine sous son jour le plus ordinaire, celle-ci faisant fi de l'aspect philosophiquement probable de certaines vérités. Il est à ce titre possible de prêter rétrospectivement à Hume le discours tenu par Condorcet lui-même dans ses *Notes sur la thèse de Nicolas Bernoulli* [1785-1786] :

---

<sup>54</sup> Nous développons ce point dans J. N. Rieucou [2005].

<sup>55</sup> *Timée* [vers 360 av. J. C., p. 456].

<sup>56</sup> À ce sujet, voir par exemple E. Borel [1939, p. 23-25] et J. Loveland [2001, p. 468-470].

<sup>57</sup> *Notes du Discours de réception à l'Académie Française* [1784], dans K. M. Baker [1967, p. 44].

<sup>58</sup> *Essai d'arithmétique morale* [avant 1751, p. 35-36]. Rappelons que si l'*Essai d'arithmétique morale* a paru en 1777, il s'agit en réalité d'un patchwork de textes anciens. Celui sollicité ici a été rédigé avant 1751 car il intervient à l'occasion d'une discussion sur la notion de « certitude morale » à laquelle Diderot [1751 b, p. 40] fait référence, en citant Buffon. D'autres arguments confirmant cette datation sont fournis par J. Loveland [2001, p. 474].

<sup>59</sup> *De l'esprit* [1758, p. 19].

<sup>60</sup> *Appendice contenant une application des règles précédentes à quelques cas particuliers* [1764, p. 93-95].

<sup>61</sup> Précisons qu'en introduisant cette dénomination, Hume entend remettre en cause la division bipartite entre « connaissance » et « probabilité » développée notamment par Locke [1690, Livre IV, chap. XV]. En cela, comme l'a relevé J. Laird [1932, p. 90, n. 1], il s'inspire vraisemblablement de Ramsay [1727, p. 42, note (a)].

<sup>62</sup> Hume [1739 a, p. 193].

« les événements naturels et constants comme la nécessité de mourir, les lois du cours des astres [...] peuvent être regardés *métaphysiquement* [n.i.] comme seulement probables »<sup>63</sup>.

Plus fondamentalement, il existe chez Hume une tension indéniable vers une démarche exclusivement probabiliste, démarche dont l'examen révèle une réelle similarité avec la pensée de Condorcet. La mise en évidence de cette démarche est habituellement rapprochée de sa fameuse critique du principe de causalité. Précédé par Locke et Berkeley dont il systématise les analyses, Hume estime que seule peut être perçue par l'entendement humain la succession de deux phénomènes et non leur connexion nécessaire. À ce propos, il mentionne dans son *Abrégé du Traité de la nature humaine* [1740 b] que « tous les raisonnements qui concernent la cause et l'effet sont fondés sur l'expérience » et par conséquent « sur la supposition suivante : le cours de la nature continuera d'être uniformément le même »<sup>64</sup>. La connaissance humaine s'avère dès lors conjecturale puisque, comme on peut le lire dans le livre I [1739 a] du *Traité* lui-même, « la probabilité se fonde » justement « sur la présomption d'une ressemblance entre les objets dont nous avons eu l'expérience et ceux dont nous n'avons pas eu l'expérience »<sup>65</sup>. La similitude avec le discours tenu par Condorcet est frappante.

À l'instar de ce dernier, Hume applique en outre le raisonnement probabiliste au domaine de la pensée mathématique elle-même, dont la certitude des résultats repose sur l'hypothèse d'une régularité dans le fonctionnement de l'esprit humain. Assimilant le jugement à « une sorte de cause » et la vérité à « l'effet naturel »<sup>66</sup> qui doit en principe en découler, il indique ainsi :

« dans toutes les sciences démonstratives, les règles sont certaines et infaillibles mais lorsque nous les appliquons, nos facultés incertaines et faillibles sont fortement sujettes à s'en égarer et à tomber dans l'erreur. Il nous faut, par conséquent, former, pour chacun de nos raisonnements, un nouveau jugement pour vérifier et contrôler notre croyance ou jugement premier [...]. Il n'est pas d'algébriste ou de mathématicien, suffisamment expert dans sa science, pour placer immédiatement toute sa confiance dans une vérité qu'il vient de découvrir, et la considérer comme autre chose qu'une simple probabilité. Sa confiance augmente à chaque fois qu'il parcourt ses preuves, mais elle augmente plus encore quand ses amis l'approuvent, et elle atteint le sommet de sa perfection avec l'assentiment et les applaudissements du monde savant »<sup>67</sup>.

---

<sup>63</sup> BC, p. 578.

<sup>64</sup> Hume [1740 b, p. 55]. Ou encore : « toutes nos conclusions expérimentales procèdent de la supposition que le futur sera conforme au passé », *Enquête sur l'entendement humain* [1748/1758, p. 95]. Voir également, par exemple, [*ibid.*, p. 97] et le « Livre I » [1739 a, p. 151] du *Traité de la nature humaine*.

<sup>65</sup> Hume [1739 a, p. 153].

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 261.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 261-262.

Si Hume prend néanmoins en compte, à la différence de Condorcet, la probabilité dite « des témoignages », son propos d'ensemble, centré sur la supposition d'un fonctionnement toujours identique de l'entendement, préfigure celui de l'académicien<sup>68</sup>.

La ressemblance ne s'arrête pas là : de même que Condorcet, Hume accorde une attention prononcée au mouvement psychologique machinal qui mène l'individu à omettre l'hypothèse de constance. N'insiste-t-il pas, en effet, sur le fait que l'esprit humain, tel « une galère [qui,] mise en mouvement par les rames, poursuit son cours sans aucune impulsion nouvelle »<sup>69</sup> est enclin à oublier, par « accoutumance », le caractère hypothétique de l'idée d'après laquelle ce qui s'est produit dans le passé continuera de survenir pareillement à l'avenir ? Cette tendance à l'omission de l'hypothèse de constance se trouve ainsi constitutive de l'une des caractéristiques de la « probabilité non philosophique », telle que la nomme Hume et, à ce titre, l'auteur du *Traité de la nature humaine* applique son raisonnement au rapport que l'individu entretient avec les objets extérieurs<sup>70</sup>. Certes, Hume est plus précis que Condorcet puisqu'il met en avant, outre l'hypothèse de constance de leur apparition, celle de cohérence de leurs modifications<sup>71</sup>. Mais, comme nous l'avons déjà laissé entendre, si Hume mène des analyses philosophiques plus détaillées et plus fines que celles de Condorcet, il demeure que celles-ci ont en commun la place cardinale accordée à l'hypothèse de constance.

Cette importance primordiale dévolue à l'hypothèse de constance se retrouve, du reste, dans la façon dont Hume aborde le thème de l'autorité politique<sup>72</sup>. Ayant précisé, dans le Livre III [1740 a] du *Traité de la nature humaine* que « rien ne conduit un sentiment à avoir plus

---

<sup>68</sup> Sur ce point, les réflexions de Locke [1690, liv. IV, chap. I-II] sur la connaissance démonstrative pourraient, en particulier, être considérées comme très proches de celles de Hume et de Condorcet. Cependant, contrairement à ces derniers, Locke ne situe pas son analyse dans une perspective explicitement probabiliste.

<sup>69</sup> *Traité de la nature humaine*, Livre I [1739 a, p. 282].

<sup>70</sup> « Quand nous avons été accoutumés à voir un objet uni à un autre, notre imagination passe du premier au second par une transition naturelle qui précède la réflexion et que celle-ci ne peut empêcher. Or, la nature de la coutume, c'est non seulement d'opérer de toute sa force quand se présentent deux objets qui sont exactement identiques à ceux auxquels nous avons été accoutumés, mais c'est aussi d'opérer à un degré inférieur lorsque nous en découvrons de semblables ; et même si l'habitude perd un peu de sa force par suite de chaque différence, il est pourtant rare qu'elle soit entièrement détruite » [*ibid.*, p. 221]. Sur cette question, voir aussi, par exemple *ibid.*, p. 169-170, 204-205, 245, 278, 283, 295 et *l'Enquête sur l'entendement humain* [1748/1758, p. 92-93, 122-123, 157, 191].

<sup>71</sup> « Quand je retourne à ma chambre après une heure d'absence, je ne retrouve pas mon feu dans l'état où je l'avais laissé ; mais je suis alors habitué à constater dans d'autres cas une même modification, produite en un temps comparable [...]. Cette cohérence de leurs changements est donc une des caractéristiques des objets extérieurs, comme l'est leur constance », *Traité de la nature humaine*, Livre I [1739 a, p. 279].



d'influence sur nous, rien n'oriente plus fortement notre imagination vers un objet, que l'accoutumance »<sup>73</sup>, Hume fait à ce titre de la « longue possession » la principale source de l'acceptation de cette autorité<sup>74</sup>. Déjà situées au second plan de son exposé, les autres sources d'autorité<sup>75</sup> dont Hume fait alors état ne sont même plus distinguées dans *Du contrat originel* [1748] et dans *De l'origine du gouvernement* [1774] où, au contraire, le rôle de l'accoutumance<sup>76</sup> – quoique plus brièvement examiné que dans le *Traité* – occupe le devant de la scène.

On doit toutefois reconnaître qu'il existe plusieurs nuances entre le discours de Hume et celui de Condorcet. D'une part, Hume traite de l'autorité gouvernementale en général, et non de celle spécifiquement héréditaire, même s'il évoque cette dernière à plusieurs reprises<sup>77</sup>. D'autre part, poussé par son « conservatisme », Hume juge raisonnable d'emboîter le pas à l'allégeance dont le peuple fait preuve vis-à-vis des institutions établies<sup>78</sup>, considération opposée à la pensée réformatrice de Condorcet<sup>79</sup>. Enfin, Hume n'élargit pas son propos au point de faire de l'omission de l'hypothèse de constance le principe explicatif de l'enracinement historique des préjugés, de quelque nature qu'ils soient.

Mais il n'en demeure pas moins qu'en tant que tel, le biais psychologique véhiculé par la non-conscience de cette hypothèse est placé par Hume, à l'occasion de l'analyse de l'autorité, dans un domaine proprement politique, tout comme chez Condorcet. Dans ce cas précis, la

---

<sup>72</sup> Nous faisons ici abstraction des nombreux autres domaines (psychologique, religieux, économique, artistique...) dans lesquels Hume fait intervenir la notion d'autorité. Sur ce point, voir J. P. Cléro [1998, 3<sup>e</sup> part., chap. II].

<sup>73</sup> Hume [1740 a, p. 171].

<sup>74</sup> Outre la référence précédente, voir également [*ibid.*, p. 153, 160-161, 169, 182-183].

<sup>75</sup> À savoir « la possession actuelle », « le droit de conquête », « le droit de succession » en tant que tel et, enfin, « les lois positives ». Voir [*ibid.*, p. 172-177].

<sup>76</sup> « Les hommes, une fois accoutumés à l'obéissance, ne songent point à sortir de ce chemin qu'eux-mêmes et leurs ancêtres ont arpenté sans cesse », *De l'origine du gouvernement* [1774, p. 73]. Voir aussi *Du contrat originel* [1748, p. 191-192, 197].

<sup>77</sup> *Traité de la nature humaine*, Livre III [1740 a, p. 160, 171, 182-183]. Se reporter également à *Du contrat originel* [1748, p. 192].

<sup>78</sup> « Un gouvernement établi possède un avantage infini du fait même qu'il est établi, le gros de l'humanité étant gouverné par l'autorité, non par la raison, et ne reconnaissant d'autorité qu'à ce qui [se] recommande d'une certaine ancienneté. Par conséquent, [...] celui-ci [le sage magistrat] s'inclinera toujours devant ce qui porte les marques de l'âge », *Idée d'une république parfaite* [1752 a, p. 229]. Voir aussi *Des premiers principes du gouvernement* [1741 a, p. 69] ; *Lettre à Catherine Macaulay* [29 mars 1764, p. 81]. Pour un commentaire, voir D. Miller [1981, p. 89 et suiv., 158-159, 161].

<sup>79</sup> « Admettre que toute constitution, une fois établie, ne peut jamais changer légitimement, [...] serait renoncer à toutes les lumières que l'on peut attendre de l'expérience », *Essai sur les assemblées provinciales* [1788, OC, t. VIII, p. 224]. Voir également, par exemple, *Aux amis de la liberté* [1790, OC, t. X, p. 177], *Des conventions nationales* [1791, OC, t. X, p. 199], *Rapport et projet de décret sur l'organisation générale de l'instruction publique* [1792-1793, OC, t. VII, p. 477-478].

continuité entre l'analyse du philosophe écossais et celui du mathématicien français est d'autant plus singulière que, parmi les auteurs qui se sont attardés sur la question de la connaissance probable et qui, en particulier, ont souligné le biais psychologique introduit par l'oubli de l'hypothèse de constance, aucun, à notre connaissance, n'a étendu son exposé à un quelconque phénomène politique que ce soit. Il en est ainsi de probabilistes de haute volée tel que Pascal<sup>80</sup>, Leibniz<sup>81</sup> et Price<sup>82</sup>.

Ces nombreuses coïncidences entre la pensée de Hume et de Condorcet sont troublantes. Troublantes au regard du peu de crédit que Condorcet accorde explicitement à la métaphysique humienne. Il n'existe effectivement dans l'œuvre de Condorcet qu'un seul et unique renvoi à la théorie de la connaissance de Hume. Dans l'*Essai sur l'influence de l'imprimerie*, rédigé en 1772, Condorcet explique ainsi que c'est à l'exigence d'un langage clair et précis dans le traitement des « objets réels » que l'on doit « le peu de métaphysique exacte que Locke, Berkeley et Hume nous ont appris »<sup>83</sup>. S'il est indéniable que Hume, à l'instar de Locke et de Berkeley, s'inscrit dans la tradition empirique et que son nominalisme le conduit à rejeter le verbalisme des scolastiques, l'envergure très générale du propos de Condorcet laisse tout de même planer un doute quant à la finesse de la connaissance qu'il détient alors de la philosophie de l'écrivain écossais. Quoiqu'il en soit, dans la mesure où cette citation se trouve dans un manuscrit de jeunesse, *avant* que Condorcet n'ait donné une véritable ampleur à sa philosophie probabiliste, on est en droit de penser que le nom de Hume ne constitue pas encore, en matière de métaphysique, une référence gênante pour lui. Cela ne sera manifestement pas le cas par la suite, comme nous nous proposons maintenant de le montrer.

## **SECONDE PARTIE. LE SEUL MOYEN D'ATTAQUER LE PYRRHONISME**

La connaissance que Condorcet détient des écrits de Hume n'est pas grossière et superficielle. Elle ne se limite pas à ses plus célèbres textes politiques et historiques et encore

---

<sup>80</sup> *Pensées* [1670, p. 779, n° 559].

<sup>81</sup> *Monadologie* [1714, p. 100, § 28].

<sup>82</sup> *Appendice contenant une application des règles précédentes à quelques cas particuliers* [1764, p. 91-97].

<sup>83</sup> MS 865, f. 241 v..

moins aux comptes rendus de certains journaux : il est très probable que grâce à son entourage – d'Alembert, Julie de Lespinasse, Turgot... –, Condorcet a bénéficié d'un accès relativement aisé aux textes métaphysiques de Hume, et notamment au *Traité de la nature humaine* [1739-1740] [2. 1.]. Il convient alors d'expliquer, car là gît tout le paradoxe, pourquoi Condorcet se serait systématiquement dispensé de faire référence aux conceptions probabilistes de Hume [2. 2.]. Tout se passe comme si l'académicien était incommodé par le scepticisme de l'auteur du *Traité*. Nous n'entendons pas par là un scepticisme de nature radicale. Certes, l'image d'un Hume défenseur de ce type extrême de philosophie était, au siècle des Lumières, plus imposante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Cette image s'explique, en particulier, parce que sa pensée fut alors détournée à des fins apologétiques, en vue de soutenir ce que l'on appellera plus tard le fidéisme<sup>84</sup>. Cela étant, on a lieu de croire que Condorcet a suffisamment bien parcouru l'œuvre de Hume pour ne pas le ranger parmi « les esprits qui, comme Montaigne, s'endorment tranquillement sur l'oreiller du doute »<sup>85</sup>. Et, tout en empruntant à Hume une conceptualisation sans pareille de l'hypothèse de constance, il semble que Condorcet soit bel et bien dérouté par le scepticisme, non pas radical mais modéré, de l'écrivain écossais. Envisagée comme un mode de description de l'attitude quotidienne de l'individu, l'hypothèse de constance est effectivement rejetée par Hume hors du champ de la philosophie, tandis qu'elle est indispensable à Condorcet pour élaborer sa théorie du motif de croire, en réponse à d'Alembert. Ce point particulier, notamment négligé par K. M. Baker [1975] et R. H. Popkin [1987]<sup>86</sup>, joue un rôle crucial pour éclairer l'aspect ambivalent de la relation que Condorcet entretient avec la philosophie de Hume. Dès lors, il n'est pas possible de faire grand fond sur le mérite que Condorcet accorde à Turgot [2. 3.] : être responsable d'une révolution méconnue dans l'histoire de la philosophie, centrée sur la théorie de la connaissance probable. Quoique cette référence à Turgot en matière de métaphysique du probable ne soit pas complètement déplacée, sa nature excessive contribue à occulter le legs, réellement problématique pour Condorcet, de Hume.

## 2. 1. L'accès de Condorcet à l'œuvre de Hume

---

<sup>84</sup> Sur ce point, voir L. L. Bongie [1961, p. 223-224 ; 1965, p. 34-35].

<sup>85</sup> *Vie de Voltaire* [1789, OC, t. IV, p. 15]. Cette métaphore provient d'un passage des *Essais* [1588-1592, p. 1073] de Montaigne.

<sup>86</sup> Certes, ce commentateur oppose le scepticisme de Hume au « progressisme » de Condorcet, mais il concentre son analyse à un niveau politique et social, sans dégager les implications philosophiques précises d'une telle opposition.

Sur le continent, durant la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, il est d'usage de considérer Hume comme le plus grand des écrivains britanniques de son temps<sup>87</sup>. Ce n'est pas, contrairement à ce que l'on pourrait rétrospectivement penser, la figure du philosophe qui est alors envisagée au premier chef : la renommée littéraire de Hume dans la France des Lumières s'est construite avant tout grâce à ses écrits à dominante politique et historique. D'une part, en effet, et de l'aveu même de Hume, les *Discours politiques* [1752/1760] constituent « le seul de [ses] ouvrages dont le premier tirage ait été un succès »<sup>88</sup> non seulement en Angleterre mais aussi « à l'étranger »<sup>89</sup>. D'autre part, comme l'indique E. C. Mossner [1954, p. 302], la réputation de Hume fut définitivement assise grâce à son imposante *Histoire d'Angleterre* [1754-1762].

C'est précisément la figure du politique et dans une moindre mesure celle de l'historien qui émanent, en tant que telles, des passages où Condorcet use du nom de Hume pour l'élever au rang de véritable sommité intellectuelle, aux côtés de certains de ses compatriotes, tels Locke, Price et Smith<sup>90</sup>. Ces diverses citations ne suggèrent pas une estimation précise de l'œuvre de Hume : le nom de ce dernier intervient compte tenu de son statut même de personnage illustre.

Les références de Condorcet à la pensée de Hume reflètent ainsi parfaitement la nature de la réputation intellectuelle de l'écrivain écossais dans la France des Lumières. Pourtant, même si les textes philosophiques de Hume ne bénéficièrent pas d'un retentissement exceptionnel, ils ne furent pas non plus ignorés sur le continent<sup>91</sup>. À ce propos, sans avoir égard pour le moment à la question, essentielle, de savoir si Condorcet avait ou non accès à tel ou tel de ces textes, il convient de souligner que certains des individus qui guideront les premiers pas de sa carrière intellectuelle ont entretenu des rapports extrêmement étroits avec Hume : on ne peut s'empêcher d'imaginer qu'ils ont pu constituer d'excellents propagateurs de sa pensée, y compris philosophique.

Commençons par envisager, en tant que telles, les relations ténues de Hume avec l'entourage de Condorcet. À ce sujet, si aucun élément ne prouve que ce dernier a

---

<sup>87</sup> À ce sujet, voir L. L. Bongie [1965, p. VII], J. V. Price [1999, p. 13].

<sup>88</sup> *Ma vie* [1776 b, p. 4].

<sup>89</sup> *Ibid.*. On trouvera dans R. Mertz [1929] de nombreux renseignements sur l'accueil, en France, des *Discours politiques*.

<sup>90</sup> *Vie de Voltaire* [1789, OC, t. IV, p. 97], *Lettres d'un bourgeois de New-Haven* [1787, OC, t. IX, p. 87], *Examen sur cette question : est-il utile de diviser une assemblée nationale en plusieurs chambres ?* [1789, OC, t. IX, p. 358], *Sur le mot pamphlétaire* [1790, OC, t. I, p. 527].

personnellement rencontré Hume lors du second séjour de l'écrivain écossais en France, entre 1763 et 1766<sup>92</sup>, il demeure que ceux qui étaient déjà les proches de Condorcet – d'Alembert, Julie de Lespinasse – ou en passe de le devenir – Jean-Baptiste Suard, Turgot – ont alors lié amitié avec Hume, avec lequel ils ont nourri une assez riche correspondance dès son départ pour l'Angleterre.

Avocat et éditeur – avec l'aide de Suard – de Hume lors de la fameuse querelle qui l'opposa à Rousseau<sup>93</sup>, d'Alembert fut sa plus grande amitié française<sup>94</sup>. En faisant du co-éditeur de l'*Encyclopédie* un vulgaire plagiaire de Hume en matière de conception philosophique de la probabilité, il semble que Keynes [1921, p. 312, n. 2] se soit mépris : pour autant que nous le sachions, aucun élément tangible ne vient avaliser une affirmation aussi tranchée<sup>95</sup>. Sur deux points précis, les positions de d'Alembert méritent toutefois d'être mises en rapport avec celles de Hume. Premièrement, il est possible de déceler, avec R. Grimsley [1961, p. 594-595], une certaine parenté de propos entre ces deux auteurs concernant la probabilité des témoignages en histoire<sup>96</sup>. Deuxièmement, à la suite de V. Le Ru [1994, p. 142, 145-148], on peut rapprocher la mobilisation du thème de « l'instinct » par d'Alembert et Hume lorsqu'ils abordent la question de l'existence des corps<sup>97</sup>.

---

<sup>91</sup> Sur ce point, voir en particulier L. L. Bongie [1961].

<sup>92</sup> Condorcet, né en 1743, était encore jeune à cette époque. Sa fille Eliza O'Connor, dans ses *Quelques notes biographiques et littéraires sur Condorcet* [vers 1840-1845, MS 848, f. 31 v.], rapporte cependant que d'Alembert et Julie de Lespinasse l'introduisirent dans les salons dès 1762. Cela dit, comme le rappelle A. M. Chouillet [1993, p. 21, n. 3], Eliza O'Connor a tendance à exalter la vie de son père, dont elle fut orpheline à quatre ans. Dans le cas présent, elle donnerait une date exagérément précoce au début du commerce intellectuel de Condorcet avec les esprits éclairés de son temps.

<sup>93</sup> *Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume & M. Rousseau* [1766].

<sup>94</sup> En atteste le fait, signalé par E. C. Mossner [1954, p. 591], que d'Alembert fut le seul écrivain français à recevoir un legs de deux-cent livres sterling à la mort de son ami, en 1776, privilège qu'il partagea avec Ferguson et Smith. On peut ajouter que, dans sa correspondance, Hume place d'Alembert au premier rang de l'ordre non alphabétique des noms de ses connaissances sur le continent. Voir *Lettre à Hugh Blair* [déc. 1763] dans J. Y. T. Greig [1932 a, vol. I, p. 419] et *Lettre à Morellet* [10 juil. 1769] dans [ibid., vol. II, p. 205]. R. Grimsley [1961] livre un compte rendu assez détaillé des relations entre d'Alembert et Hume.

<sup>95</sup> Keynes se contente d'étayer ses dires à partir d'une définition du hasard comme ignorance des causes qui serait formellement très proche chez Hume et d'Alembert. Ayant sans doute à l'esprit la définition livrée par Hume dans l'*Enquête sur l'entendement humain* [1748/1758, p. 121], il explique que d'Alembert la copie quasiment mot pour mot dans les colonnes de l'*Encyclopédie Méthodique*. Le seul article de ce dictionnaire que Keynes cite en bibliographie est l'article « Cartes » de d'Alembert. Or ce texte, dont Keynes omet de mentionner qu'il figurait déjà dans le *Supplément* [1776] de la « Grande » *Encyclopédie*, ne comprend pas la définition du hasard qu'il attribue à d'Alembert.

<sup>96</sup> Voir d'Alembert, *Éclaircissements sur différents endroits des Éléments de philosophie* [1767 c, p. 245-252] et Hume, *Enquête sur l'entendement humain* [1748/1758, section X].

<sup>97</sup> Se reporter à d'Alembert, « Discours préliminaire » de l'*Encyclopédie* [1751 a, p. ij]. L'analyse de Hume, nettement plus développée et plus radicale que celle de d'Alembert, est exposée *infra*, p. 23-25.

La filiation Hume-d'Alembert n'est donc pas d'une richesse extrême. Sans doute est-ce, en partie, parce que la rencontre entre les deux hommes est intervenue lorsqu'ils étaient déjà âgés, au faite de leur carrière intellectuelle<sup>98</sup>. Quoi qu'il en soit, il est tentant de considérer qu'ils n'ont pas manqué de débattre de la question du probable, tant ce thème occupe une place importante dans leur œuvre respective. Cette dernière supposition est d'ailleurs entérinée s'agissant du traitement probabiliste d'un problème social, l'inoculation de la petite vérole<sup>99</sup>. Qui plus est, Hume a fait part à d'Alembert de la satisfaction qu'il a eue à lire le cinquième volume des *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie* [1767 b]<sup>100</sup>, recueil où figurent deux textes majeurs de d'Alembert sur le calcul des probabilités<sup>101</sup>.

Ces divers indices révèlent que d'Alembert a pu être un bon diffuseur, auprès de Condorcet, de la théorie de la connaissance probable de Hume, contrairement à ce qu'affirme K. M. Baker [1975, p. 183]. Cette réévaluation du rôle joué par d'Alembert dans la sensibilisation du jeune géomètre à la métaphysique humienne ne revient pas, bien évidemment, à nier l'influence – en revanche soulignée par Baker [*ibid.*, p. 184] – que Turgot a pu également, dans ce cas précis, exercer sur Condorcet. Il est vrai qu'il n'existe pas, dans l'œuvre de Turgot, de référence directe aux conceptions probabilistes de Hume, y compris dans la correspondance, actuellement connue<sup>102</sup>, qu'il échangea avec l'écrivain écossais ainsi que dans ses textes à vocation

---

<sup>98</sup> Nous reprenons ici le point de vue de R. Grimsley [1961, p. 594].

<sup>99</sup> Dans une lettre adressée à la Comtesse de Boufflers, à la fin de l'année 1765, Hume informe son amie de la petite vérole dont souffre Julie de Lespinasse et se réjouit, à cette occasion, que d'Alembert – qui vivait avec Julie de Lespinasse – ait « oublié sa philosophie », *Lettre à la Comtesse de Boufflers* [sept.-oct. 1765], dans J. Y. T. Greig [1932 a, vol. I, p. 525]. Rappelons que d'Alembert, alors même qu'il était partisan de l'inoculation de la petite vérole, affichait des doutes sur la validité de la démonstration probabiliste de l'intérêt d'une telle pratique – sur ce point, voir par exemple H. Le Bras [1983], J. N. Rieucou [1997, chap. I, section 1. 4]. Peu après le retour de Hume en Angleterre, d'Alembert reconnaît à mots couverts le caractère quelque peu futile des spéculations qui l'anime, lui et ses compatriotes : « oui, sans doute, nous ferions bien de vous imiter par l'inoculation ; mais les anglais font des *experiments*, tandis que les français disputent », *Lettre à Hume* [28 fév. 1766], dans J. H. Burton [1849, p. 184.]

<sup>100</sup> C'est du moins ce que l'on peut déduire de l'extrait suivant d'une lettre que lui adresse d'Alembert : « je suis bien content que vous ayez été content de mon cinquième volume », *Lettre à Hume* [9 oct. 1767], dans [*ibid.*, p. 212]. Signalons que la correspondance entre Hume et le « couple intellectuel » que formait d'Alembert et Julie de Lespinasse est très incomplète. Si l'on dispose en effet de 25 lettres (parfois communes) de d'Alembert et de Julie de Lespinasse, seuls deux courriers de Hume adressés à ces derniers ont été retrouvés. Voir J. H. Burton [1849, p. 178-218] (17 lettres), J. S. T. Greig [1932 b, p. 841] (1 lettre), R. Klibansky & E. C. Mossner [1954, p. 136-141, 144-148] (2 lettres), R. Grimsley [1961] (6 lettres). Une lettre inédite de d'Alembert à Hume [18 janv. 1768] nous a été aimablement communiquée par I. Passeron. Cette lettre figurera dans la série V des *Œuvres complètes de d'Alembert*, à paraître.

<sup>101</sup> A savoir les *Doutes et questions sur le calcul des probabilités* [1767 a] et les *Réflexions philosophiques et mathématiques sur l'application du calcul des probabilités à l'inoculation de la petite vérole* [1767 d].

<sup>102</sup> Cette correspondance est dans J. H. Burton [1849, p. 130-164] (7 lettres de Turgot) et J. Y. T. Greig [1932 a, vol. II, p. 74-77, 88-95, 137-139, 179-183] (5 lettres de Hume).

proprement philosophique<sup>103</sup>. Ces derniers écrits furent toutefois rédigés par Turgot dans sa jeunesse et il se peut fort que le futur ministre de Louis XVI n'avait alors pas connaissance, tout simplement, de la métaphysique humienne. Cela ne fut certainement pas le cas par la suite : le *Catalogue des livres de la bibliothèque de Turgot* [1974-1975] établi par Tsuda comprend en particulier les *Essais philosophiques sur l'entendement humain* [1748]<sup>104</sup> et le *Traité de la nature humaine* [1739-1740]<sup>105</sup>.

Le fait que Turgot ait eu en sa possession un exemplaire du second de ces ouvrages est capital pour notre propos. Si l'on s'interroge sur l'accès de Condorcet au support écrit, en tant que tel, de la réflexion probabiliste de Hume, il est certes possible de se contenter, comme le fait Lacroix [1822, p. 3 et suiv.], de rapprocher sommairement l'analyse de Condorcet de celle menée par Hume dans les *Essais philosophiques sur l'entendement humain*. Néanmoins, c'est à partir du riche et difficile *Traité de la nature humaine* que peuvent être dégagés les éléments de continuité les plus nombreux et les plus saillants entre la pensée de Hume et celle de Condorcet. Or, si l'inventaire de la librairie de Condorcet n'est pas connu, la possession attestée d'un exemplaire du *Traité* de Hume par Turgot laisse penser que ce dernier a pu le communiquer à son ami intime. Précisons que cette détention par Turgot de la principale œuvre philosophique de Hume est d'autant plus exceptionnelle que, tiré à un millier d'exemplaires<sup>106</sup>, ce livre « tomba *mort-né des presses* »<sup>107</sup> *dixit* Hume lui-même. E. C. Mossner [1954, p. 138] rappelle en outre que des invendus du *Traité de la nature humaine* encombraient encore les étagères de ses éditeurs en

---

<sup>103</sup> Nous pensons aux *Remarques critiques sur les Réflexions philosophiques de Maupertuis* [1750 a], aux *Lettres sur le système de Berkeley* [1750 b], au *Plan du second Discours sur les progrès de l'esprit humain* [vers 1751] ainsi qu'aux articles « Etymologie » [1756 a] et « Existence » [1756 b] rédigés pour l'*Encyclopédie*.

<sup>104</sup> Ce texte figure alors, plus précisément, dans les éditions de 1758 et de 1767 des *Essais et Traités sur plusieurs sujets* [1753-1756]. Rappelons que les *Essais philosophiques sur l'entendement humain*, dans leurs publications séparées, seront rebaptisés à partir de 1758 par Hume *Enquête sur l'entendement humain*.

<sup>105</sup> La référence mentionnée par Tsuda donne la date de 1739. Mais l'édition à laquelle il renvoie comprend en réalité deux volumes parus en 1739 et un troisième volume paru en 1740, chacun d'entre eux correspondant à un livre du *Traité*.

<sup>106</sup> Cette information a été recueillie dans E. C. Mossner [1947, p. 32]. Elle est reprise dans E. C. Mossner [1954, p. 113].

<sup>107</sup> *Ma vie* [1776 b, p. 2]. Hume fut du reste le premier à désavouer son livre, essentiellement pour des questions de forme. À peine avait-il achevé la rédaction des Livres I et II du *Traité*, qu'il les estimait déjà trop longs. Voir *Lettre à Henry Home* [13 fév. 1739], dans J. Y. T. Greig [1932 a, vol. I, p. 26]. À l'occasion d'une lettre adressée à *Gilbert Elliot de Minto* [mars-avril 1751] dans *ibid.*, p. 158, il reconnaît s'être repenti « des centaines et des centaines de fois » de sa précipitation à publier cette œuvre juvénile, dont il attribuera l'échec de la publication, dans son autobiographie, davantage « à la manière qu'à la matière », *Ma vie* [1776 b, p. 3]. De même, dans l'« Avertissement » [1775] de l'édition de 1777 de ses *Essais et Traités sur plusieurs sujets* [1753-1756], Hume considère que le fiasco éditorial du *Traité* résulte de « certaines négligences [...] dans le raisonnement, et plus encore dans l'expression ». Cette explication s'associe alors à une répudiation publique de son ouvrage dont Hume déclare qu'il ne doit pas être « regard[é] comme contenant ses sentiments et ses principes philosophiques ».

1756, sans que l'on sache ce qu'il advint de ces exemplaires. Il se peut que l'un d'entre eux soit celui qui parvint également à Trudaine de Montigny fils<sup>108</sup> qui, intendant des finances et académicien, appartenait au cercle de Condorcet et de Turgot. Ajoutons enfin que, si le catalogue de la bibliothèque de d'Alembert et de Julie de Lespinasse n'est pas connu, cette dernière exigea de Hume, en 1767, « le recueil complet de [ses] ouvrages »<sup>109</sup>, en vue d'améliorer son anglais. Sans que l'on sache si Hume a exaucé le vœu de Julie de Lespinasse, il demeure que son *Traité* est parvenu à au moins deux des proches de Condorcet, Trudaine de Montigny et Turgot.

L'entourage de Condorcet a ainsi pu constituer un très bon médiateur dans l'accès du jeune géomètre à la pensée philosophique de Hume, non seulement en lui présentant oralement cette pensée mais, mieux encore, en lui permettant d'accéder directement à son support écrit, y compris au *Traité de la nature humaine*. À cet égard, parmi les nouvelles figures de la France éclairée des années 1770, on peut se demander qui, plus que le disciple de d'Alembert et de Turgot, pouvait être aussi aisément familiarisé et sensibilisé à la métaphysique humienne. Dans ce contexte, reste à expliquer pourquoi Condorcet aurait ignoré Hume tout en ayant connaissance de ses réflexions probabilistes.

## 2. 2. Un silence qui en dit long

Discutant de la philosophie sceptique dans la quatrième partie du Livre I [1739 a] du *Traité de la nature humaine*, Hume précise que le principe de continuité entre le passé et l'avenir, sur lequel repose notamment l'appréhension par l'individu du monde extérieur et de son identité personnelle, n'est qu'une fiction de l'imagination, « une sorte d'instinct ou d'impulsion naturelle »<sup>110</sup> permettant au commun des hommes de « pallier la discontinuité de [ses] perceptions »<sup>111</sup>. Dans le même esprit, à l'occasion de son *Enquête sur l'entendement humain*, Hume qualifie cette supposition de « préjugé naturel »<sup>112</sup>, celle-ci n'étant pas fondée en raison. Une telle supposition de constance doit effectivement être rejetée hors du champ de la philosophie du point de vue de laquelle, peut-on lire dans le *Traité*, « les seules existences dont

---

<sup>108</sup> À ce sujet, voir *Lettre de John Stewart à Hume* [1<sup>er</sup> mars 1759], dans J. Y. T. Greig [1932 a, vol. II, p. 347-349].

<sup>109</sup> *Lettre de Julie de Lespinasse à Hume* [8 juin 1767], dans J. H. Burton [1849, p. 208].

<sup>110</sup> Hume [1739 a, p. 299].

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 294.

<sup>112</sup> Hume [1748/1758, p. 233].



nous soyons certains sont les perceptions qui, nous étant immédiatement présentes par la conscience, entraînent notre assentiment le plus fort et constituent le fondement premier de toutes nos conclusions »<sup>113</sup>. Cela dit, cette même supposition, estime Hume, demeure un véritable pis-aller face au scepticisme radical invoquant l'impossibilité de démontrer l'existence du monde extérieur et l'identité personnelle. En d'autres termes, qui sont ceux de l'« Abrégé » du *Traité* : « la philosophie nous rendrait complètement *pyrrhoniens*, si la nature n'était pas trop forte pour elle »<sup>114</sup>.

Tout en reconnaissant que l'idée d'une constance entre le passé et le futur prête en particulier le flanc à la critique sceptique compte tenu de son caractère arbitraire, Hume considère en somme qu'elle est paradoxalement la meilleure réponse qu'on puisse offrir à cette critique, dans la mesure où elle gouverne *naturellement* la conduite quotidienne des individus, philosophes compris. Ces derniers, en effet, « dès qu'ils ont quitté leur cabinet, partagent avec le reste de l'humanité ces opinions décriées selon lesquelles nos perceptions [...] persistent, identiques et ininterrompues, dans toutes leurs apparitions discontinues »<sup>115</sup>. Dans cette perspective, lorsque le sceptique s'appuie sur le fait « que nous n'avons pas d'argument pour nous convaincre » du principe de causalité, à savoir « que des objets qui, dans notre expérience, ont été fréquemment conjoints, seront également, dans d'autres cas, conjoints de la même manière », il paraît certes « détruire toute assurance et toute conviction », mais cette mise à bas n'existe que « sur l'heure »<sup>116</sup>, c'est-à-dire au moment même de son énonciation.

Toujours est-il que le « doute sceptique » déclare Hume dans son *Traité*, « retombe toujours forcément sur nous à un moment ou à un autre »<sup>117</sup>. Si bien que « seules la négligence et l'inattention », propres à la vie quotidienne, « peuvent nous apporter quelque remède »<sup>118</sup>. C'est pourquoi, à l'occasion de l'*Appendice* de ce même ouvrage, Hume revendique la pratique d'un

---

<sup>113</sup> Hume [1739 a, p. 297].

<sup>114</sup> Hume [1740 b, p. 73]. Voir aussi *Traité de la nature humaine* [1739 a, p. 270, 362] et *Enquête sur l'entendement humain* [1748/1758, p. 244]. La désignation, par le terme de « pyrrhoniens », de l'ensemble des « sceptiques extrêmes » – dont les adeptes de la doctrine de Pyrrhon ne sont qu'une composante – est particulièrement développée par Hume dans ce dernier texte.

<sup>115</sup> Hume [1739 a, p. 301].

<sup>116</sup> *Enquête sur l'entendement humain* [1748/1758, p. 241].

<sup>117</sup> Hume [1739 a, p. 303].

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 304.

« scepticisme modeste » et un « aveu loyal d'ignorance sur des sujets qui dépassent toute capacité humaine »<sup>119</sup>.

À la différence de la philosophie de Hume, celle de Condorcet ne revêt pas une forme aussi tempérée. La prise en compte du caractère hypothétique de l'idée d'une régularité entre le passé et l'avenir fait naître chez lui une véritable ambition scientifique, qu'il développera à partir du milieu des années 1780, consistant à passer cette idée au crible de l'art de conjecturer. Autrement dit, si les connaissances humaines sont probables parce qu'elles reposent sur une hypothèse de constance entre le passé et l'avenir, il est en principe possible, pour Condorcet, de calculer la probabilité de celles-ci et, par là même, de mettre à l'épreuve la supposition de constance qui en est le fondement. Lisons plutôt :

« toutes les fois que l'on voudra connaître, d'après les événements, une loi observée dans la nature, on commencera d'abord par déterminer, d'après l'examen de ces événements, quelque loi constante à laquelle tous ces événements aient été assujettis, ou suivant laquelle ils puissent être classés et réduits à des événements plus généraux qui aient lieu constamment. On cherchera la loi la plus simple qu'il soit possible, celle qui, pour le même nombre d'événements observés, donne le plus grand nombre d'événements assujettis à la loi, et qu'on peut regarder comme amenés constamment ; ensuite on cherchera la probabilité que cette loi sera observée pour les temps futurs [n. i.] »<sup>120</sup>.

Et Condorcet d'entreprendre une série de calculs « bayésiens » visant à déterminer le « juste motif de croire que cette loi est constante »<sup>121</sup>. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces calculs, figurant dans la « Quatrième partie » [1786] du *Mémoire sur le calcul des probabilités*<sup>122</sup>. Dans le cadre de notre étude, il suffit de s'attarder sur ce qui motive leur existence : une confiance sans failles dans les capacités heuristiques du calcul des probabilités, nouvelle branche des mathématiques capable d'anéantir, selon Condorcet, le courant sceptique qui depuis Pyrrhon et la Nouvelle Académie Platonicienne, hante l'histoire de la philosophie. Certes, reconnaît-il dans *l'Essai sur l'application de l'analyse* [1785], l'hypothèse de constance et le caractère probable des connaissances qui lui est associée véhiculent une « incertitude [qui] peut paraître effrayante, mais il est utile de la faire connaître ; c'est même le seul moyen d'attaquer le pyrrhonisme, qui n'a jamais pu être combattu avec avantage tant que la méthode

---

<sup>119</sup> Hume [1740 c, p. 388]. Voir également *l'Enquête sur l'entendement humain* [1748/1758, p. 244] où Hume appelle de ses vœux l'exercice d'un scepticisme dit « mitigé ».

<sup>120</sup> BC, p. 427.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 428. Voir aussi *Essai d'une méthode pour trouver les lois des phénomènes d'après les observations* [1775-1776] ainsi que *Tableau général de la science qui a pour objet l'application du calcul aux sciences politiques et morales* [1793, p. 121-123].

<sup>122</sup> Quoique non exhaustives, les deux analyses mathématiques de cette partie à ce jour les plus complètes sont celles de P. Crépel [1988, p.58-59] et d'A. I. Dale [1991, p. 107-113].

d'assujettir les probabilités au calcul a été ignorée »<sup>123</sup>. Autrement dit, cette incertitude ne saurait « nous conduire, comme l'ancien pyrrhonisme, au découragement et à l'indolence »<sup>124</sup> ou encore au « doute absolu », et cela parce qu'elle détient « différents degrés susceptibles d'être appréciés et mesurés »<sup>125</sup>. Chez Condorcet, le calcul des probabilités constitue par conséquent un « supplément à notre ignorance des événements réels, des lois réelles observées dans la nature »<sup>126</sup> et il doit en principe permettre à l'individu de jauger la qualité de chacune des hypothèses de constance que ces lois expriment.

Il faut cependant remarquer que Condorcet fait l'impasse sur l'aporie dérivant du caractère faillible de l'estimation probabiliste elle-même. Plus précisément, bien qu'il affirme, on l'a vu, que les démonstrations mathématiques sont de nature probable parce qu'elles se fondent sur une hypothèse de constance relative au fonctionnement de l'entendement, Condorcet ne va pas jusqu'à déclarer que l'esprit humain, après avoir dressé une estimation du degré de certitude de telle ou telle démonstration, doit évaluer la probabilité de la fiabilité de cette estimation, et ainsi de suite. Une telle opération mène à une incertitude radicale puisque le résultat de probabilités sans cesse composées entre elles tend vers zéro. Or, à la différence de Condorcet, Hume évoque cette difficulté dans son *Traité de la nature humaine*<sup>127</sup> et en appelle de nouveau à l'instinct naturel pour ne pas se résoudre à adopter l'*epochè* sceptique, c'est-à-dire « une suspension totale de jugement »<sup>128</sup>.

---

<sup>123</sup> « Discours préliminaire », p. lxxxvij. A l'instar de Hume, Condorcet entend ici par « pyrrhonisme » un scepticisme de type extrême. Cette signification est largement dominante dans l'ensemble de son œuvre, et nous la reprenons dans la présente étude. Il arrive néanmoins, comme c'est le cas dans l'*Esquisse* [1793-1794, p. 268], que Condorcet désigne par « pyrrhonisme » le scepticisme en général, sans qu'une connotation radicale ne lui soit associée.

<sup>124</sup> « Discours préliminaire », p. xcijj.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. lxxxvij. Voir aussi *Discours sur l'astronomie et le calcul des probabilités* [1787, OC, t. I, p. 499].

<sup>126</sup> *Probabilité* [1785, BC, p. 515].

<sup>127</sup> « Ayant ainsi trouvé dans toute probabilité, outre l'incertitude originelle inhérente au sujet, une nouvelle incertitude découlant de la faiblesse de la faculté qui juge, et, ayant ajusté les deux ensemble, nous sommes obligés par notre raison d'ajouter un doute nouveau, provenant de la possibilité d'erreur dans l'estimation que nous faisons de la véracité et de la fidélité de nos facultés. [...] Cette solution, n'étant fondée que sur une probabilité, ne peut qu'affaiblir encore notre évidence première et sera certainement elle-même affaiblie par un quatrième doute du même genre, et cela *in infinitum* [...]. Si forte que puisse être notre croyance initiale, elle périra infailliblement en subissant autant de nouvelles épreuves, chacune lui ôtant quelque peu de sa force et de sa vigueur », *Traité de la nature humaine* [1739 a, p. 263-264]. Précisons que l'interprétation de ce passage a fait l'objet de débat chez les commentateurs de Hume. Voir en particulier R. Fogelin [1985, chap. II], W. E. Morris [1989], M. M. Karlsson [1990], D. Garrett [1997, p. 222-228].

<sup>128</sup> Hume [1739a], p. 265.

Si Condorcet ne s'embarrasse pas de ce raisonnement en terme d'itérations successives, chacune consistant à déterminer le degré de probabilité de celle qui la précède, c'est peut-être qu'il estime que la démonstration mathématique détient une probabilité de véracité si élevée qu'il n'est pas, *a priori*, nécessaire de chercher à la calculer et, du même coup, de s'engager dans la périlleuse régression envisagée par Hume. Ou bien est-ce, plus prosaïquement, parce qu'il ne peut tout bonnement pas répondre à cette objection faisant de la pensée la maîtresse de sa propre ruine ? Condorcet ne trouverait là, finalement, qu'un motif supplémentaire pour ne pas faire référence au *Traité* de Hume et, plus largement, à la philosophie de l'écrivain écossais.

Car tout laisse effectivement croire, comme nous l'avons déjà annoncé, que Condorcet évite de citer Hume en matière de métaphysique, alors même qu'il lui emprunte en grande partie ses analyses centrées sur l'hypothèse de constance, lesquelles sont essentielles à la constitution de sa propre philosophie du probable. Ce qui contrarie Condorcet chez Hume paraît être principalement son scepticisme qui, en dépit de son aspect « modeste » (ou encore « mitigé »), n'en demeure pas moins associé à un rejet des potentialités heuristiques du calcul des probabilités.

Certes, comme Hume, Condorcet s'oppose à toute forme de philosophie dogmatique. Il affirme à ce titre, dans ses *Notes sur Voltaire* [1784-1789], que « les déclamations contre le scepticisme [des modernes] sont l'ouvrage de la sottise ou de la charlatanerie »<sup>129</sup>. Mais, ajoute-t-il, « un sceptique qui n'admettrait pas les différents degrés de probabilité serait un fou » tandis qu'« un sceptique qui les admet ne diffère des dogmatiques qu'en ce qu'il cherche à démêler ces différents degrés avec plus de subtilité »<sup>130</sup>. Si Condorcet se place assurément lui-même dans la seconde de ces catégories, rien n'interdit de penser qu'il situe Hume dans la première. L'échappatoire de « l'instinct » ou du « préjugé » naturels prôné par Hume n'est rien d'autre, en des termes condorcetiens, que l'acceptation résignée du « penchant à croire ». Ce penchant consiste, rappelons-le, en l'oubli de l'hypothèse de constance dans la conduite habituelle de la vie. Or, tandis que Hume, face à un « doute sceptique [...] qui ne peut jamais se guérir radicalement »<sup>131</sup> se résigne à invoquer l'image d'un homme éclairé (le philosophe) qui dans sa vie quotidienne adopte le même comportement que le commun des mortels, Condorcet

---

<sup>129</sup> OC, t. IV, p. 559. Cette affirmation peut être rapprochée d'autres passages de l'œuvre de Condorcet où se trouve loué le « doute salutaire » de Platon. Voir *Esquisse* [1793-1794, p. 86-87] et *Fragment inédit de la quatrième époque* [1793-1794, n. a. fr. 4586, f. 148-149].

<sup>130</sup> OC, t. IV, p. 559. Voir aussi *Éloge de Franklin* [1790, OC, t. III, p. 374].

<sup>131</sup> *Traité de la nature humaine* [1739 a, p. 303].

revendique un mimétisme inverse : c'est le commun des mortels qui, à ses yeux, peut et doit se conduire comme l'homme éclairé (le probabiliste). À cet égard, il déclare dans l'un des *Fragments du Tableau historique* [1793-1794], que l'instruction publique doit permettre à l'individu de « peser les motifs de croire » en lui enseignant le calcul des probabilités, discipline dont l'exercice doit devenir « une sorte d'instinct, mais un instinct des opérations duquel on conserve une conscience assez distincte pour ne pas perdre le pouvoir de les surveiller »<sup>132</sup>.

Cet oxymoron d'un « instinct conscient » oppose parfaitement le « probabilisme » de Condorcet au « naturalisme » de Hume. La pratique du motif de croire et la perception de l'hypothèse de constance sur lequel il repose doivent ainsi constituer, chez Condorcet, des comportements habituels mais contrôlés, réfléchis, c'est-à-dire non naturels au sens de Hume.

Si Condorcet a fréquenté la pensée probabiliste de Hume, il en tire par conséquent des conclusions exactement inverses. D'un côté, en effet, il semble que Condorcet se soit inspiré grandement des développements de Hume sur l'hypothèse de constance, essentiels à l'élaboration de sa propre théorie des probabilités et à la réponse qu'il offre à d'Alembert. Cependant, d'un autre côté, Condorcet paraît avoir été dérouté par le scepticisme de Hume, lequel s'articule notamment à un refus de toute estimation probabiliste de la pertinence de l'hypothèse de constance et à la difficulté logique résultant du caractère conjectural de cette estimation, si elle eût été tout de même entreprise. Dans ce contexte, Condorcet affiche comme un postulat sa foi dans le progrès de l'esprit humain, lequel esprit se montre idéalement capable non seulement de prendre conscience de l'hypothèse de constance qui gouverne chacune de ses spéculations mais aussi, par le calcul, de la mettre à l'épreuve.

Dès lors, on ne s'étonnera pas que Hume soit écarté par Condorcet des principaux écrits qu'il consacre à la philosophie des probabilités *et*, comme par hasard, aux progrès de l'esprit humain. Ainsi, Hume n'est pas cité dans le *Tableau historique* de la fin des années 1780 ni dans la fresque monumentale, quoique interrompue par la mort de Condorcet, que constitue le *Tableau historique* de 1793-1794. Le nom de celui qui est pourtant considéré dans la France des Lumières comme le plus grand des écrivains britanniques de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle est pareillement absent de l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, reflet du panthéon personnel de Condorcet, dans lequel rentre presque une centaine d'autres auteurs, dont un bon tiers sont ses contemporains ou proches prédécesseurs. Ce refus d'accorder à Hume toute contribution au progrès de l'esprit humain ne connaît qu'une exception : un passage de

---

<sup>132</sup> OC, t. VI, p. 585. Voir aussi *ibid.*, p. 560. Sur la place du calcul des probabilités dans les réflexions de Condorcet sur l'enseignement, voir J. N. Rieucou [2005].

l'*Essai sur l'influence de l'imprimerie*, rédigé en 1772<sup>133</sup>. Mais, nous l'avons vu, cette référence à Hume est assez vague et elle intervient précisément *avant* que Condorcet n'ait donné quelque envergure à sa propre théorie de la connaissance, c'est-à-dire *avant* que les écrits philosophiques de Hume n'occupent une place polémique et contradictoire dans son propre système de pensée.

On pourrait certes avancer que ce sont des raisons politiques, ou les conceptions de Hume sur l'évolution historique des sociétés humaines qui paraissent motiver, en tant que telles, sa mise à l'écart. Cette hypothèse ne résiste cependant pas à l'examen. D'une part, rappelons que si Condorcet et Hume ne se situent pas sur les mêmes cases de l'échiquier politique, l'académicien évoque toutefois dans plusieurs autres textes la figure de Hume comme théoricien politique<sup>134</sup>, et ce sans élever une quelconque diatribe contre son « conservatisme ». À ce propos, L. L. Bongie [1965, p. 86] a sans doute forcé le trait en affirmant que Condorcet allait jusqu'à considérer Hume, sans autre forme de procès, comme un écrivain au service de la royauté, compte tenu de l'interprétation que ce dernier donne de la Révolution de 1688 dans son *Histoire d'Angleterre* [1754-1762]<sup>135</sup>. De même, le détour que fait R. H. Popkin [1987] par les divergences politiques Hume-Turgot pour les transposer à la relation Hume-Condorcet semble un peu artificiel et, en tout cas, insuffisant pour interpréter l'éviction dont souffre Hume dans le *Tableau historique* de la fin des années 1780 et de 1793-1794<sup>136</sup> ainsi que dans l'*Esquisse* du second de ces tableaux. Quoi qu'il en soit, le fait de solliciter le champ des idées politiques pour appréhender l'absence du nom de Hume, en particulier dans l'*Esquisse*, paraît d'autant plus erroné que Condorcet n'hésite pas à y honorer la mémoire d'un écrivain tel que Montesquieu<sup>137</sup>, alors même qu'il s'est

---

<sup>133</sup> MS 865, f. 241 v..

<sup>134</sup> *Lettres d'un bourgeois de New-Haven* [1787, OC, t. IX, p. 87], *Examen sur cette question : est-il utile de diviser une assemblée nationale en plusieurs chambres ?* [1789, OC, t. IX, p. 358], *Sur le mot pamphlétaire* [1790, OC, t. I, p. 527].

<sup>135</sup> Contrairement à ce que laisse entendre Bongie, Condorcet n'a pas laissé de trace écrite condamnant l'ouvrage de Hume. Tout au plus trouve-t-on un passage de la *Vie de Voltaire* [1789] où il rabaisse Hume, « dans la manière d'écrire l'histoire » [OC, t. IV, p. 97], au rang de simple disciple du patriarche de Ferney, dont les premiers fragments de l'*Essai sur les mœurs* [1769] sont antérieurs aux écrits historiques de Hume, puisqu'ils datent de 1745, comme le mentionne P. H. Meyer [1958, p. 51].

<sup>136</sup> Un extrait de la correspondance Hume-Turgot reproduit par Popkin comprend, à cet égard, une lacune typographique regrettable. Même si le ton général de la lettre du 3 juillet 1768 que Turgot adresse à Hume n'est pas très amical, l'intendant du Limousin n'achève pas celle-ci « de manière prophétique » – le mot est de Popkin – en déclarant, comme s'il augurait de la Révolution à venir, que le « temps presse ». Turgot écrit en fait : « le temps *me* [n. i.] presse », tout simplement parce qu'il s'apprête à quitter Paris, comme il le mentionne au début de sa lettre, non cité par Popkin. Cette lettre est publiée intégralement dans J. H. Burton [1849, p. 163-164].

<sup>137</sup> *Esquisse*, p. 257.

toujours montré ouvertement hostile à la pensée politique de l'auteur de *L'esprit des lois*<sup>138</sup>. D'autre part, l'interprétation humienne de l'histoire, quoique non « progressiste » parce que cyclique<sup>139</sup>, ne détient pas une plus grande portée explicative : Condorcet rend aussi hommage, dans l'*Esquisse*, au contempteur par excellence de l'idée de progrès des civilisations humaines, Rousseau, cela pour sa défense des principes démocratiques<sup>140</sup>.

Bref, si la catégorie du progrès semble bel et bien devoir être évoquée afin d'interpréter l'absence du nom de Hume dans l'*Esquisse* et le *Tableau historique* de la fin des années 1780 et de 1793-1794, le critère discriminant ne saurait être décelé dans tel ou tel propos, d'envergure plus ou moins générale, que Hume formulerait à l'endroit de l'évolution des sociétés, de la politique, des sciences ou des arts. Seul le scepticisme qui accompagne sa réflexion probabiliste paraît pouvoir expliquer le fait que Condorcet ne le cite pas dans les écrits qu'il consacre aux « progrès de l'esprit humain » et cela, alors même qu'il empreinte à Hume l'essentiel du bagage conceptuel relatif à l'hypothèse de constance, fondamental pour constituer sa propre théorie de la connaissance. Si Condorcet n'avait pas été incommodé par cette sensibilité contradictoire qui l'unit à la métaphysique de Hume, il se serait sans doute ouvertement opposé à son scepticisme.

Ce refus de Condorcet de faire un quelconque renvoi à la philosophie de Hume est relayé par son désir de dissimuler, d'un point de vue historique, les relations personnelles de ce dernier avec d'Alembert et Turgot, comme s'il voulait nier du même coup la familiarité de son proche entourage avec Hume. Ni dans l'*Éloge de d'Alembert* [1784], ni dans la *Vie de M. Turgot* [1786], ces relations ne sont en effet explicitement évoquées, Condorcet se contentant d'allusions plus ou moins voilées. Ainsi, c'est peut-être au comportement de d'Alembert lors de la querelle Hume-Rousseau que Condorcet songe lorsqu'il écrit : « son amitié [de d'Alembert] était active et même

---

<sup>138</sup> Rappelons que cette hostilité vis-à-vis de Montesquieu dérive principalement de deux critiques. Premièrement, Condorcet s'oppose à la thèse de l'équilibre des pouvoirs développée par son prédécesseur. Sur ce point, voir notamment l'*Éloge de Paulmy* [1786, OC, t. III, p. 263], les *Lettres d'un bourgeois de New-Haven à un citoyen de Virginie* [1787, OC, t. IX, p. 74-93] et l'*Essai sur les assemblées provinciales* [1788, OC, t. VIII, p. 186-189]. Deuxièmement, Condorcet n'admet pas que la matière législative puisse être malléable en fonction du climat, du lieu, des mœurs etc. dans lesquels elle est censée prendre forme. À ce sujet, consulter R. Niklaus [1993].

<sup>139</sup> Cette interprétation se fonde effectivement sur l'analogie, relativement anodine, entre le corps politique et le corps animal dont l'évolution se manifeste par la succession de plusieurs phases : enfance, jeunesse, maturité, dégénérescence. Voir *Si le gouvernement britannique tend plus vers la Monarchie absolue ou vers la République* [1741 b, p. 87], *De la naissance et du progrès des arts et des sciences* [1742, p. 180-181] et *De la quantité de la population dans les nations de l'Antiquité* [1752 b, p. 115-116]. Signalons au passage que Condorcet, dans son *Compte rendu du mémoire de Morand* [1782, BC, p. 143], fait vraisemblablement allusion au dernier de ces trois textes – qui eut un retentissement considérable – lorsqu'il rappelle que Hume s'oppose, comme Voltaire, à la thèse de Montesquieu et de Wallace selon laquelle la population aurait diminué en quantité depuis l'Antiquité.

<sup>140</sup> *Esquisse*, p. 244.

inquiète ; les affaires de ses amis l'occupaient, l'agitaient [...] et quelquefois son intérêt était si vif, qu'il les forçait de désirer le succès pour lui plus encore que pour eux-mêmes »<sup>141</sup>. Tandis que Turgot conseillait à Hume la tempérance, d'Alembert s'est montré effectivement beaucoup plus incisif à partir du moment où il a été directement impliqué dans cette querelle en étant désigné par Rousseau comme le complice de Hume<sup>142</sup>. Pareillement, comme en écho à une lettre de Turgot où Hume était rangé parmi les « hommes très peu sensibles et [...] en même temps honnêtes »<sup>143</sup>, Condorcet mentionne que Turgot « tolérait aisément, dans ses amis, des opinions contraires aux siennes, pourvu qu'ils les eussent de bonne foi, et qu'il ne les crût [...] [pas] incompatibles avec une probité véritable »<sup>144</sup>. R. H. Popkin [1987, p. 55], qui a également effectué ce second rapprochement, se demande si l'absence du nom de Hume, dans la *Vie de M. Turgot*, est « consciente ou inconsciente ». Elle nous paraît tout à fait consciente. À ce sujet, non seulement Price et Smith ont, eux seuls, l'honneur d'être cités par Condorcet au rang des amitiés anglaises de Turgot<sup>145</sup> mais, de plus, l'académicien va jusqu'à surévaluer la liaison entre Turgot et Smith en faisant état d'un prétendu « commerce de lettres »<sup>146</sup> entre les deux hommes, tandis que la relation épistolaire entre Turgot et Hume, en revanche bien réelle, est superbement ignorée !

Cette absence du nom de Hume dans les biographies que Condorcet consacre à ses deux mentors entérine ainsi l'ostracisme qu'il lui fait subir dans ses écrits consacrés à la métaphysique ou aux progrès de l'esprit humain. Or, la place démesurée que Condorcet accorde en revanche à la philosophie de Turgot peut être rapprochée de son désir d'éclipser celle de Hume, comme nous allons maintenant le voir.

---

<sup>141</sup> OC, t. III, p. 103.

<sup>142</sup> À cette fin, Rousseau va en particulier accuser à tort d'Alembert d'être l'auteur d'une fausse et ironique « *Lettre de Frédéric II à Rousseau* » [fin 1765], rédigée en réalité par Walpole. À propos de l'attitude de d'Alembert dans la querelle Hume-Rousseau, voir R. Grimsley [1961, p. 586-591]. Sur la différence entre cette attitude et celle de Turgot, voir par exemple J. Goldzink [1998, p. 29-36].

<sup>143</sup> *Lettre à Condorcet* [début déc. 1773], dans C. Henry [1883, p. 144].

<sup>144</sup> OC, t. V, p. 165.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 152, 163, 209 (n. 3).

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 163. En réponse à une lettre aujourd'hui perdue de La Rochefoucauld, Smith déclare en effet : « quoiqu'ayant eu le bonheur de faire sa connaissance [de Turgot], et même celui, je m'en flatte, de gagner son amitié et son estime, je n'ai jamais eu celui de correspondre avec lui », *Lettre de Smith au Duc de La Rochefoucauld* [1<sup>er</sup> nov. 1785, p. 286], notre trad..



### 2 . 3. Turgot, une référence amplifiée

Dans la biographie qu'il consacre à Turgot, Condorcet prête l'analyse suivante à son ami, telle qu'elle se trouverait dans l'article « Existence » [1756 b] de l'*Encyclopédie* :

« l'existence est pour nous l'idée de la permanence de certaines collections de sensations, qui, dans des circonstances semblables, reparaissent constamment les mêmes, ou avec des changements assujettis à certaines lois. Quand nous disons qu'un objet existe, nous entendons seulement qu'un système de sensations simultanées ayant été aperçu par nous pendant une certaine durée, ayant disparu plus d'une fois, et s'étant représenté encore, nous sommes portés, même lorsque ce système de sensations cesse de s'offrir à nous, à regarder ce même système comme devant se présenter de nouveau de la même manière, si nous nous retrouvions dans les mêmes circonstances : et nous disons alors que cet objet existe »<sup>147</sup>.

Il poursuit : « cette théorie, si neuve, qu'à peine fut elle entendue de quelques philosophes, avait des conséquences importantes : elle était liée avec la théorie entière de la nature de nos connaissances, et de celle de l'espèce de certitude à laquelle nous pouvons atteindre. C'était un grand pas dans la connaissance la plus intime de l'esprit humain, et presque le seul qu'on ait fait depuis Locke »<sup>148</sup>.

Il convient de s'arrêter un instant sur la façon assez ambiguë dont Condorcet présente l'article de Turgot. L'académicien qualifie de « neuve » la théorie de la perception de l'existence associée à une hypothèse de constance, à savoir à la supposition que les objets extérieurs continueront d'affecter les sens individuels selon la même régularité que par le passé. De là, il déclare que cette théorie « avait des conséquences importantes » dans la mesure où elle était « liée » à la conceptualisation du savoir probable. On a alors naturellement le sentiment que Condorcet expose son propre système de pensée. Pourtant, à la lecture de la phrase qui suit, il semble qu'il souhaite désigner, par le « grand pas dans la connaissance la plus intime de l'esprit humain », non seulement la théorie de l'existence mais aussi celle relative à la probabilité des connaissances en général et à l'estimation de cette probabilité. Bref, il existe une tension vers l'amalgame de ces deux théories, l'une étant présentée comme le corollaire de l'autre : associée à une supposition de constance, « la croyance de l'existence même des corps n'est fondée [...] que

---

<sup>147</sup> OC, t. V, p. 20.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 20-21. Rappelons que Condorcet crédite la pensée de Locke de deux avancées intellectuelles majeures. D'une part, le développement d'une conception « empiriste » de la connaissance et, d'autre part, la pratique étendue de l'analyse entendue comme une entreprise de déconstruction. Sur ce point, voir K. M. Baker [1975, p. 150-153], M. Crampe-Casnabet [1985, p. 18-25], [1993, p. 56-57], D. Williams [1993, p. 162-166], J. Schøsler [1997, p. 144-145].

sur une probabilité »<sup>149</sup>, comme on peut le lire dans l'*Essai sur l'application de l'analyse* [1785] où Condorcet fait également référence à l'article de Turgot.

Au regard du commentaire qu'en livre Condorcet, le premier extrait de l'article « Existence » qui mérite attention se trouve dans la section consacrée à la « notion de l'existence » en elle-même<sup>150</sup>. À cette occasion, Turgot affirme que l'homme a progressivement pris conscience que, parmi les « tableaux » des objets extérieurs, certains « se représentaient dans un certain ordre », tandis que d'autres voyaient leurs objets ne susciter « aucun effet permanent »<sup>151</sup>. Seuls les tableaux du premier genre furent mis en rapport « avec la conscience permanente du moi »<sup>152</sup>, c'est-à-dire avec la perception par l'individu de son extériorité vis-à-vis des objets environnants, alors que la seconde espèce de tableaux fut rapprochée de l'illusion et de l'imagination. Si l'idée de « permanence » n'est pas contradictoire avec l'hypothèse de constance qui intervient dans les analyses de Condorcet, en déduire que Turgot exploite ici une perspective de type probabiliste serait toutefois lui prêter des propos qu'il ne tient pas explicitement.

Le second passage de l'article de Turgot qui doit être rapproché du commentaire de Condorcet est issu de la section portant sur les « preuves de l'existence des êtres extérieurs », où Turgot entend réfuter l'immatérialisme de Berkeley, reposant sur l'idée que les corps extérieurs ne peuvent être perçus qu'à travers les impressions sensibles qu'ils produisent et non en tant que tels<sup>153</sup>. Face à cette thèse qui fit scandale et ne manqua pas d'attirer les sarcasmes de Voltaire<sup>154</sup>, Turgot avance un argument ébauché dans ses *Lettres sur le système de*

---

<sup>149</sup> « Discours préliminaire », p. xij.

<sup>150</sup> D'assez nombreuses études ont été consacrées, au XIX<sup>e</sup> siècle, à l'idée d'existence chez Turgot. Citons V. Cousin [1846], A. Batbie [1861, p. 84-90], A. Mastier [1862, p. 34, 169-205, 336 et suiv.], M. Franck [1875, p. 1742-1744], A. Neymarck [1885, t. I, p. 38-40, t. II, p. 20-21]. Seulement, ces études sont hagiographiques ou au contraire excessivement critiques. Quoique très élogieux, le commentaire d'A. Mastier est cependant assez riche. On le complétera par une lecture de R. Grimsley [1952] et de C. Morilhat [1988, p. 62-63, 70-72].

<sup>151</sup> Turgot [1756 a, Schelle, t. I, p. 526-527].

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 527.

<sup>153</sup> « Certes, il y a une opinion curieusement dominante parmi les hommes, selon laquelle [...] tous les objets sensibles possèdent une existence naturelle ou réelle, distincte du fait qu'ils sont perçus par l'entendement. Mais [...] que sont les objets susdits sinon des choses que nous percevons par les sens [...] ? », *Principes de la connaissance humaine*, [1710, p. 320-321]. Voir aussi, par exemple, *Trois dialogues entre Hylas et Philonous* [1713, p. 146]. Condorcet rend brièvement compte de ce texte dans son *Éloge de l'abbé de Gua* [1786, OC, t. III, p. 250-251].

<sup>154</sup> « Accordons pour un moment à ces messieurs [les immatérialistes] encore plus qu'ils ne demandent ; il prétendent qu'on ne peut leur prouver qu'il y a des corps ; passons-leur qu'ils prouvent eux-mêmes qu'il n'y a pas de corps. Que s'ensuivra-t-il de là ? [...] Il faudra seulement changer un mot dans ses discours. Lorsque, par exemple, on aura donné quelque bataille, il faudra dire que dix mille hommes ont paru être tués, qu'un tel officier semble avoir la jambe cassée et qu'un tel chirurgien paraîtra la lui couper. De même, quand nous aurons faim, nous demanderons l'apparence d'un morceau de pain pour faire semblant de digérer », *Traité de métaphysique* [1734, p. 305-306].

*Berkeley*<sup>155</sup> : même s'il n'est pas possible de sortir « de cette espèce de prison »<sup>156</sup> que constitue le système de nos sensations, celles-ci sont des faits ayant nécessairement des causes. Partant, il suffit de « remont[er] de ces faits à leurs causes », envisagées comme autant d'« hypothèses »<sup>157</sup>, pour prouver l'existence des objets extérieurs et percevoir simultanément notre propre individualité. Il s'agira alors de peser les probabilités respectives de ces hypothèses, paraît soutenir Turgot, même s'il évacue le détail de cette entreprise en se contentant d'affirmer que « ce n'est point ici le lieu de développer comment ce genre de preuves croît en force, depuis la vraisemblance jusqu'à la certitude, suivant que les degrés de correspondance augmentent entre la cause supposée et les phénomènes »<sup>158</sup>.

Certes, et le contraire eût été étonnant, le commentaire que Condorcet offre de l'article de Turgot n'est pas extravagant. Néanmoins, l'académicien semble bel et bien pêcher par outrance quand il accole à cet article une étiquette probabiliste n'y apparaissant qu'en filigrane. On fera observer à ce sujet que l'on ne trouve en tout et pour tout dans le texte de Turgot qu'une seule occurrence du terme « probabilité », et aucune de ses dérivés. D'ailleurs, cet hapax n'intervient qu'à l'occasion d'un renvoi à d'autres entrées de l'*Encyclopédie*, renvoi dont il n'est de plus pas certain qu'il soit de la plume de Turgot<sup>159</sup>, même si l'on doit reconnaître que cela demeure assez vraisemblable. Précisons enfin que Butler<sup>160</sup> et surtout Cramer<sup>161</sup>, auteurs dont le goût pour la théorie du hasard n'est pas à démontrer, développent avant Turgot une approche probabiliste du thème de l'existence, ce qui tend à atténuer le caractère novateur, si tant est qu'il le fût, de l'analyse de ce dernier.

Si l'on se penche maintenant sur les autres pièces majeures de Turgot consacrées à la métaphysique<sup>162</sup>, seule *Étymologie* [1756 a] semblerait finalement offrir une véritable mise en

---

<sup>155</sup> Turgot [1750 b, Schelle, t. I, p. 186-188].

<sup>156</sup> Schelle, t. I, p. 536.

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 537.

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 538.

<sup>159</sup> Dupont de Nemours [1808, p. 137] fait référence à ce renvoi – qui peut être le fait de Diderot – lorsqu'il affirme que Turgot devait rédiger l'article « Probabilité ». Comme l'a montré J. D. Candaux [1993], c'est finalement le Chevalier de Lubières qui, plagiant la *Logique* [vers 1745-1746] de Cramer, fut l'auteur de cet article sans signature. Sur les raisons pour lesquelles Turgot n'écrivit pas ce texte, paru en 1765, consulter G. J. Cavanaugh [1968].

<sup>160</sup> *The Analogy of Religion* [1736, p. 10-11].

<sup>161</sup> *Logique* [vers 1745-1746, § 518, 522, 525, 535].

<sup>162</sup> Nous les citons *supra*, p. 22, n. 103.

perspective probabiliste. Les recherches étymologiques sont en effet présentées par Turgot comme un « art conjectural »<sup>163</sup>, dont la pratique réside dans l'attribution d'une probabilité concernant l'origine éventuelle de tel ou tel mot<sup>164</sup>. Cela dit, Turgot est vague quant au procédé d'estimation concret de cette probabilité, à un point tel qu'on peut se demander s'il l'a vraiment à l'esprit. Du reste, il use à plusieurs reprises du mot « probable » entendu comme ce qui n'est pas certain mais qui doit être tenu pour vrai plutôt que pour faux<sup>165</sup>, signification très répandue chez les non-mathématiciens des Lumières et que Condorcet, dans ses *Notes sur la thèse de Nicolas Bernoulli* [1785-1786], qualifiera lui-même de « vulgaire » et de non « scientifique »<sup>166</sup>. De plus, l'usage du langage conjectural en matière étymologique n'est, en tant que tel, absolument pas singulier du temps de Turgot : il est notamment le fait de deux des auteurs qu'il cite à la fin de son texte, De Brosses<sup>167</sup> et surtout Falconet<sup>168</sup>.

Est-ce pour l'une ou plusieurs de ces raisons que Condorcet, lorsqu'il évoque *Étymologie* dans la *Vie de M. Turgot*<sup>169</sup>, se dispense de faire une quelconque allusion au vocabulaire de type probabiliste qui émaille un tel article ? Nous ne le savons pas. Toujours est-il que contrairement à ce qu'il laisse entendre quelques lignes plus loin à l'occasion de son compte rendu d'*Existence*, il n'existe pas chez Turgot de véritable conceptualisation de l'idée de probabilité. De ce point de vue, si un « Traité des probabilités » ne côtoie pas moins de 49 autres intitulés dans la *Liste d'ouvrages à faire* établie par Turgot vers 1748<sup>170</sup>, c'est-à-dire alors qu'il avait à peine une vingtaine d'années, on doit se résoudre à constater que la théorie du hasard n'a occupé qu'une place marginale dans le déroulement ultérieur de sa carrière intellectuelle.

---

<sup>163</sup> Schelle, t. I, p. 477.

<sup>164</sup> Turgot écrit par exemple : « une *étymologie* est une supposition ; [...] elle ne reçoit un caractère de vérité et de certitude que de sa comparaison avec les faits connus, du nombre des circonstances de ces faits qu'elle explique, des probabilités qui en naissent, et que la critique [en tant qu'art de vérifier les conjectures] apprécie » [Schelle, t. I, p. 502].

<sup>165</sup> À ce titre, Turgot déclare qu'« une *étymologie* probable exclut celles qui ne sont que possibles » [*ibid.*, p. 492]. Voir aussi [*ibid.*, p. 477, 488].

<sup>166</sup> BC, p. 577.

<sup>167</sup> Turgot fait allusion à deux Mémoires que cet auteur a présenté à l'Académie des Belles-Lettres. Ceux-ci seront publiés en 1765, sous l'intitulé de *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie*. L'emploi d'un langage conjectural s'y manifeste particulièrement au t. II, p. 417 et suiv..

<sup>168</sup> « La conservation de l'homme en général, dans ce qui regarde le moral et le physique, ne dépend presque entièrement que de l'art de savoir conjecturer [...]. L'art étymologique ne peut donc être méprisé, ni par rapport à son objet qui se trouve lié avec la connaissance de l'homme, ni par rapport aux conjectures qui lui sont des moyens communs avec les arts les plus nécessaires à la vie [...]. Si pourtant, malgré son secours, nous ne pouvons quelquefois parvenir à aucun degré de probabilité, il nous servira du moins à faire sans honte l'aveu de notre ignorance », *Dissertation sur les principes de l'étymologie par rapport à la langue française* [1745, p. 2-3].

<sup>169</sup> OC, t. V, p. 20.

Ajoutons d'ailleurs qu'à la différence de Condorcet (et de Hume), Turgot n'applique nullement un langage ou, *a fortiori*, un mode de raisonnement probabiliste au thème de l'autorité politique ou à celui de la démonstration mathématique, laquelle est bien au contraire distinguée chez lui des autres champs de la connaissance humaine<sup>171</sup>. Bref, Condorcet sollicite trop la pensée de Turgot lorsqu'il présente celle-ci sous un jour conjectural.

Cette tournure probabiliste que Condorcet donne à la pensée de Turgot se retrouve aussi dans son exposé de la croyance de son ami en l'existence d'une cause finale aux phénomènes de l'univers<sup>172</sup> et, dans un tout autre registre, la façon dont il évoque certains traits de la politique ministérielle de Turgot. S'agissant de ce second point, Condorcet déclare ainsi que Turgot, « qui connaissait toute l'importance de l'arithmétique politique » avait pris un certain nombre d'initiatives afin que soient déterminées « l'exactitude et la probabilité » des « connaissances de détail [...] fournies par les bureaux »<sup>173</sup>. Il est dommage que Condorcet ne donne pas la nature précise de ces calculs et le domaine particulier de leurs applications. Quoi qu'il en soit, si la pratique de l'arithmétique politique s'est intensifiée sous le ministère Turgot, n'est-ce pas avant tout grâce à la volonté du jeune et impétueux Condorcet lui-même<sup>174</sup> ? Le fait que l'affirmation précédente de l'académicien résulte d'une addition à son manuscrit, lors d'une campagne de relecture<sup>175</sup>, peut permettre de conclure qu'elle ne va pas de soi. Cette affirmation contraste d'ailleurs avec la mise en garde que Turgot adresse à Price quelques années plus tard, au sujet de l'arithmétique politique : « on manque presque partout d'éléments suffisamment exacts pour constater les faits, et on est encore peut-être plus loin de connaître l'influence des différentes causes qui concourent à faire varier ces faits. Je ne suis pas au reste éloigné de penser que cette

---

<sup>170</sup> Schelle, t. I, p. 115-116.

<sup>171</sup> *Plan du second Discours sur les progrès de l'esprit humain* [vers 1751, Schelle, t. I, p. 309-310]. Voir aussi le *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain* [1750 c, Schelle, t. I, p. 219].

<sup>172</sup> « Il regardait cette opinion [...] comme fondée sur une probabilité dont la très grande supériorité, à l'égard de la probabilité contraire, était démontrée », *Vie de M. Turgot* [1786, OC, t. V, p. 171]. Notons au passage que la question du finalisme, tel qu'on le nommera plus tard, constitue une véritable pomme de discorde entre Turgot et Condorcet. En témoigne un échange multiplié de lettres entre les deux hommes au début des années 1770 : Condorcet n'a de cesse d'« asticoter » Turgot en lui faisant en particulier remarquer qu'une maladie comme la goutte – dont souffrait Turgot – lui permettait de douter de l'existence de la Providence. Voir *Lettres de Condorcet à Turgot* [7 juin 1772, fin déc. 1772, mi-déc. 1773, 10 janv. 1774] et *Lettres de Turgot à Condorcet*, [21 juin 1772, 29 déc. 1772, 17 déc. 1773, 18 mai 1774], dans C. Henry [1883, p. 86, 88, 121, 125, 150, 158, 170-173].

<sup>173</sup> OC, t. V, p. 150.

<sup>174</sup> Pour un compte rendu de l'activité ministérielle de Condorcet en tant qu'arithméticien politique, voir B. Bru & P. Crépel [1994, chap. 1. 7.]. Ces deux commentateurs précisent toutefois [*ibid.*, p. 92], à juste titre, qu'il n'existe pas d'« étude systématique et diversifiée du rôle de Condorcet à cette époque ».

<sup>175</sup> MS 857, f. 525. L'écriture différée de cet ajout est révélée par ce que les généticiens du texte nomment son « ductus », c'est-à-dire le tracé particulier des lettres qui le compose, distinct de celui du « premier jet » de la *Vie de M. Turgot*.

science approfondie serait plus intéressante pour les philosophes qu'importante pour les politiques »<sup>176</sup>. De même, s'il existe une filiation entre le *Mémoire sur les municipalités* [1775] de Turgot et l'*Essai sur l'application de l'analyse* de Condorcet – attestée par la célèbre dédicace à Turgot en ouverture de ce dernier livre – celle-ci ne doit pas laisser croire en une véritable paternité méthodologique en matière de calcul des probabilités : moyen d'accession à l'opinion éclairée, seul le vote en tant qu'objet d'étude, et non la façon de le traiter, constitue un élément de continuité entre le projet de décentralisation de Turgot et l'*Essai* de Condorcet.

Or, de son commentaire de l'article *Existence* à la dédicace de l'*Essai*, la démesure dont fait preuve Condorcet en assignant une tournure probabiliste à la pensée de son ami ne renforce-t-elle pas la mise à l'écart qu'il fait subir à Hume ? Cette présentation particulière de la philosophie de Turgot ne lui permettrait-elle pas de se trouver, si l'on ose dire, un commode alibi ?

Deux arguments pourraient tempérer une telle interprétation. Premièrement, il est difficilement concevable que Condorcet rédige son compte rendu d'*Existence* sans avoir à l'esprit celui de Dupont de Nemours, dont la biographie de Turgot concurrente à la sienne avait paru quelques années plus tôt, en 1782. On y lit le passage suivant :

« l'enchaînement et l'accord parfait des causes avec les phénomènes bien vérifiés, donnent un degré de certitude auquel il nous est impossible de refuser notre assentiment [n. i.], et c'est cet accord qui nous prouve l'existence de l'univers matériel, par une suite d'expériences tellement importantes, et si conséquentes les unes des autres, que les raisonnements ingénieux de l'Évêque de Cloyne [Berkeley] viennent se briser contre l'évidence [n. i.] dont l'univers nous presse et nous entoure »<sup>177</sup>.

Proche de Turgot mais disciple de Quesnay, Dupont tente manifestement dans cet extrait d'exposer l'analyse du premier en la rapprochant de celle du second, telle qu'on la trouve dans *Évidence* [1756]. Le chef de file des physiocrates définit en effet l'évidence comme « une certitude si claire et si manifeste par elle-même, que l'esprit ne peut s'y refuser »<sup>178</sup> et c'est à partir d'elle qu'il envisage la perception de l'existence personnelle et des objets extérieurs<sup>179</sup>. Ce

---

<sup>176</sup> *Lettre à Price* [22 août 1780], dans D. O. Thomas [1991, vol. 2, p. 68]. Pour un commentaire, voir B. Bru [1988, p. 70-71].

<sup>177</sup> *Mémoires sur la vie et les ouvrages de M. Turgot* [1782, p. 21].

<sup>178</sup> Quesnay [1756, p. 397]. Voir aussi [*ibid.*, 398, 405].

<sup>179</sup> « Qu'il n'y a que nos sensations qui nous soient connues en elles-mêmes ; que toutes les autres connaissances que nous pouvons acquérir avec *évidence* ne nous sont procurées que par indication, c'est-à-dire par les rapports essentiels ou par les rapports nécessaires qu'il y a entre nos sensations et notre être sensitif, entre les sensations et les objets de nos sensations, et entre les causes et les effets ; car nous ne connaissons notre être sensitif que parce qu'il nous est indiqué par nos sensations. Nous ne connaissons les causes de nos sensations que parce que nos sensations

concept d'« évidence » se situe aux antipodes du probabilisme de Condorcet et l'on devine combien ce dernier a pu être agacé par le propos de Dupont<sup>180</sup>. Aussi, dans sa propre biographie Condorcet aurait-il cherché à « courber le bâton dans l'autre sens » en présentant sous un jour radicalement probabiliste la pensée de Turgot<sup>181</sup>. Cela dit, cette explication ne rend pas intelligible le fait que Condorcet aille jusqu'à attribuer à Turgot, comme on l'a déjà mentionné, un « grand pas dans la connaissance la plus intime de l'esprit humain, et presque le seul qu'on ait fait depuis Locke »<sup>182</sup>.

Une seconde explication est *a priori* plus convaincante. Présenter Turgot comme le digne successeur de Locke marquerait pour Condorcet l'occasion de retirer implicitement tout mérite au plus grand philosophe français de son temps, Condillac, au sujet duquel on serait bien en peine de trouver une seule appréciation positive dans son œuvre. Les deux hommes se détestaient<sup>183</sup> et Condorcet a toujours jugé usurpée la réputation intellectuelle de l'auteur de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* [1746]<sup>184</sup>. Rappelons cependant que ce n'est pas seulement lorsqu'il évoque la philosophie de Locke – et donc lorsqu'il aurait pu citer Condillac – que Condorcet met au pinacle celle de Turgot. De plus, la parure probabiliste dont Condorcet accoutre la philosophie de Turgot aurait véritablement travestie la pensée de Condillac et, de ce point de vue, il n'est guère surprenant que son nom ne soit pas cité par l'académicien.

En tout état de cause, si l'on maintient que Condorcet veut vraiment dissimuler le nom de Condillac, ce souhait demeure compatible avec celui d'occulter l'héritage de Hume. La figure intellectuelle de Turgot constitue un écran de fumée idéal en vue d'atteindre ce second but : dans ses grandes lignes, cette philosophie n'est pas contradictoire avec celle de Condorcet et, bien loin d'être sceptique, rappelons que Turgot est un ardent théoricien des progrès de l'esprit humain. À la différence de celle de Hume, sa pensée est ostensible : il aurait dès lors suffi à Condorcet de

---

nous assurent qu'elles sont produites par ces causes : nous ne connaissons les objets de nos sensations que parce qu'ils nous sont représentés par nos sensations » [*ibid.*, p. 400-401]. Voir aussi [*ibid.*, p. 414-415, 417].

<sup>180</sup> Dans ses *Notes du Discours de réception à l'Académie Française* [1784, p. 65], Condorcet rappelle d'ailleurs que le mouvement encyclopédique, dont il se revendique, a reproché à Quesnay et ses disciples « leur ton d'enthousiasme et de certitude [...] si opposé au doute philosophique ».

<sup>181</sup> Cette présentation n'a en tout cas pas eu l'air de troubler le moins du monde Dupont : son commentaire d'*Existence* ne change pas d'un iota dans les éditions de 1788 [p. 22-23] et de 1808 [p. 25] des *Mémoires sur la vie et les ouvrages de M. Turgot*.

<sup>182</sup> *Vie de M. Turgot* [1786, OC, t. V, p. 21].

<sup>183</sup> À cet égard, une anecdote tragi-comique est souvent rapportée : quelques jours avant sa mort, Condillac déclara qu'il avait pris chez Condorcet « une tasse de mauvais chocolat, et que depuis ce temps il n'avait cessé de souffrir [sic] », G. Bagnault de Puchesse [1910, p. 23-24].

<sup>184</sup> À ce sujet, voir K. M. Baker [1967].

mettre l'emphase sur le peu d'éléments probabilistes qui s'y manifeste afin d'escamoter l'épineuse familiarité, tapie dans l'ombre, qui l'unit à la métaphysique humienne.

### Conclusion

R. H. Popkin [1959] avait, jadis, lancé une vive polémique en mettant en cause la connaissance de Berkeley par Hume. Cette controverse prit définitivement fin avec la publication, par M. Morrisroe [1973], d'une lettre où Hume déclarait être en train de relire les *Principes de la connaissance humaine* [1710] de l'évêque de Cloyne<sup>185</sup>. On peut considérer que Popkin [1987] n'a fait, d'une certaine façon, que récidiver lorsqu'il s'est interrogé sur l'accès de Condorcet au *Traité de la nature humaine* [1739-1740] de Hume. Quoique prudent et nuancé, c'est du moins comme tel que son propos a été commenté, sans doute parce qu'il mettait directement en question la pertinence de l'interprétation de Baker, jusque là regardée comme l'indépassable analyse de la philosophie de Condorcet<sup>186</sup>. Nous avons tenté de montrer que Baker ne s'était pas trompé. Seulement, son étude pêche essentiellement par le manque de considération de ce que pouvait représenter, pour Condorcet, le scepticisme humien, aussi modéré soit-il. Peu après avoir très brièvement évoqué cet aspect bien connu de la philosophie de Hume, Baker laissait en effet entendre qu'il n'était absolument pas gênant pour Condorcet de faire référence à la métaphysique de l'auteur du *Traité de la nature humaine*<sup>187</sup>. Or, l'image de Hume qui domine l'œuvre de Condorcet est, au contraire, celle d'un philosophe qui brille par son absence, comme si le nom de ce dernier, osons-le mot, était « tabou ». Cela parce que Condorcet se trouve en quelque sorte en porte-à-faux entre, d'un côté, une philosophie dont il s'inspire pour répondre à d'Alembert et conceptualiser sa propre vision du savoir probable et, d'un autre côté, la connotation sceptique, mitigée mais solidement enracinée, que véhicule cette même philosophie. Et c'est précisément parce que Condorcet cherche à passer sous silence la métaphysique

---

<sup>185</sup> « C'est mon plaisir que de relire aujourd'hui les *Essais* de Locke et les *Principes de la connaissance humaine* du Dr Berkeley », *Lettre à Ramsay* [29 sept. 1734], notre trad..

<sup>186</sup> E. Brian [1988, p. 521] écrit par exemple : « L'article [de Popkin] confirme qu'une construction magistrale d'histoire des idées peut toujours se trouver menacée par une investigation minutieuse des médiations concrètes dont les "influences" ne rendent pas compte. Ce que Condorcet savait de la philosophie anglaise, il le tirait d'abord de sa fréquentation des savants et des salons, puis surtout de ses échanges avec Turgot, et non pas d'une étude de l'œuvre de Hume ».

<sup>187</sup> Alors qu'il n'existe, nous l'avons vu, qu'un seul renvoi de Condorcet dans son œuvre à la philosophie de Hume, intervenant avant que l'académicien ne développe sa propre théorie de la connaissance probable, Baker écrit : « nous verrons que Condorcet *citait* [n. i.] le philosophe écossais et adoptait même les arguments caractéristiques de Hume à des moments critiques de son analyse du raisonnement probable », Baker [1975], p. 184.



probabiliste de Hume, alors même qu'il en est profondément imbu, que l'emprise qu'elle exerce sur lui est difficile à saisir. C'est, en somme, sur ce non-dit que nous nous sommes appuyés en essayant, de là, de révéler le véritable leurre que constitue la référence de Condorcet à Turgot. On peut d'ailleurs imaginer que Condorcet s'est senti d'autant plus maître de cette manœuvre de dissimulation qu'il a vraisemblablement lu la courte autobiographie de Hume, paru en France dès 1777 grâce aux bons soins de traducteur de celui qui était encore à l'époque son ami intime, Suard. Rappelons en effet que dans ce texte, dont l'édition anglaise occupait au demeurant les rayons de la bibliothèque de Turgot<sup>188</sup>, on peut lire le passage suivant, d'après la traduction de Suard : « jamais il n'y eut d'entreprise littéraire plus malheureuse que mon *Traité de la nature humaine*, il mourut en naissant »<sup>189</sup>. Cet extrait, passé ensuite à la postérité, aura peut-être ôté certains scrupules à Condorcet...

---

<sup>188</sup> Voir Tsuda [1974-1975], t. II.

<sup>189</sup> Hume [1776 a, p. 14-15]. La traduction par Suard de l'autobiographie de Hume est parfois légèrement infidèle. C'est pourquoi nous avons préféré citer dans le reste de notre étude la traduction établie par F. Grandjean, en 1993.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

### Abréviations utilisées dans le cours du texte ou de la bibliographie

- « Encyclopédie » : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* [1751-1765], D. Diderot & J. R. d'Alembert (éds), New York, Reader Microprint Corporation, 1969, 5 vol, 35 t..
- « OC » : *Œuvres de Condorcet* [1847-1849], F. Arago et A. O'Connor (éds), Paris, Firmin-Didot, 12 t..
- « BC » : *Condorcet. Arithmétique politique. Textes rares ou inédits (1767-1789)*, B. Bru & P. Crépel (éds), Paris, INED, 1994. Seules les références aux textes de Condorcet – et non aux commentaires de B. Bru & P. Crépel – sont indiquées par cette abréviation.
- « Schelle » : *Œuvres de Turgot et documents le concernant*, G. Schelle (éd.), Paris, Felix Alcan, 1913-1923, 5 t..

### CONDORCET

(Les cotes « MS », « n. a. fr. 4586 » et « Z » désignent respectivement les manuscrits de Condorcet conservés à la Bibliothèque de l'Institut, à la Bibliothèque Nationale et au Bureau des Longitudes)

- *Sur la persistance de l'âme* [s. d.], MS 885 (II), f. 245-262 (copie) ; BC, p. 316-326.
- [*Première ébauche d'essai sur les probabilités*] [1770], MS 883, f. 216-221 ; Z 30 f. 1-6 ; MS 875, f. 132-133 ; BC, p. 247-263.
- [« Essai sur l'influence de l'imprimerie »] [1772], MS 865, f. 240-249 (copie), dans Groupe Condorcet [2004].
- « Lettres à Turgot » [7 juin 1772, fin déc. 1772, mi-déc. 1773, 10 janv. 1774], dans C. Henry [1883], p. 85-86, 121-122, 149-150, 158-159.
- [*Petit ouvrage « plus métaphysique que mathématique » sur le calcul des probabilités*] [vers 1773-74], MS 875, f. 84-109 ; BC, p. 283-294.
- « Essai d'une méthode pour trouver les lois des phénomènes d'après les observations » [1775-1776], dans C. Bossut [1777], *Nouvelles expériences sur la résistance des fluides*, Paris, Jombert, p. 195-230.
- *Discours à l'Académie Française* [1784], OC, t. I, p. 435-445.
- [« Notes du Discours de réception à l'Académie Française »] [1784], MS 855, f. 2-21 (autographe), dans K. M. Baker [1977], « Condorcet's notes for a revised edition of his reception speech to the Académie Française », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, vol. CLXIX, Oxford, p. 7-68.
- « Compte rendu du mémoire de Morand », *Histoire de l'Académie Royale des Sciences* (de Paris) pour 1779 [1782], p. 23-27 ; BC, p. 143-146.
- *Éloge de d'Alembert* [1784], OC, t. III, p. 51-110.
- *Lettre à Garat* [vers 1784-85], n. a. fr. 26239, f. 20-21 ; BC, p. 541-542.
- « Mémoire sur le calcul des probabilités », en six parties, *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* (de Paris) pour 1781 [1784], p. 707-728 ; pour 1782 [1785], p. 674-691 ; pour 1783 [1786], p. 539-559 ; pour 1784 [1787], p. 454-468 ; BC, p. 385-448.
- *Vie de Voltaire* [1789], OC, t. IV, p. 1-186.

- *Avertissements insérés dans l'édition complète des Œuvres de Voltaire* [1784-1789], OC, t. IV, p. 187-315.
- *Notes sur Voltaire* [1784-1789], OC, t. IV, p. 317-635.
- « Probabilité » [1785], *Encyclopédie Méthodique-Mathématiques*, t. II, p. 649-663 ; BC, p. 494-515.
- *Essai sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix* [1785], Chelsea, 1972.
- *Notes sur la thèse de Nicolas Bernoulli* [1785-1786], MS 884, f. 1-2 ; MS 875, f. 179-185, 190 ; BC, p. 575-594.
- *Éloge de M. le marquis de Paulmy* [1786], OC, t. III, p. 258-272.
- *Vie de M. Turgot* [1786], OC, t. V, p. 1-233.
- [Fragment manuscrit de la] *Vie de M. Turgot* [1786], MS 857, f. 437-528. Manuscrit autographe de OC, t. V, p. 5-155.
- *Application du calcul des probabilités aux questions où la probabilité est indéterminée* [1786-1787], Z 39, f. 1-4 ; MS 873, f. 300-301 ; Z 39, f. 5-6 (autographe) ; BC, p. 618-625.
- « Éléments du calcul des probabilités, et son application aux jeux de hasard, à la loterie, et aux jugements des hommes » [1786-1787], dans *Condorcet. Sur les élections et autres textes*, Paris, Fayard, 1986, p. 483-596.
- *Discours sur l'astronomie et le calcul des probabilités* [1787], OC, t. I, p. 482-503.
- *Lettres d'un bourgeois de New-Haven à un citoyen de Virginie* [1787], OC, t. IX, p. 1-93.
- *Essai sur la constitution et les fonctions des assemblées provinciales* [1788], OC, t. VIII, p.115-659.
- *Examen sur cette question : est-il utile de diviser une assemblée nationale en plusieurs chambres ?* [1789], OC, t. IX, p. 331-364.
- *Éloge de l'abbé de Gua* [1786], OC, t. III, p. 241-258.
- *Aux amis de la liberté, sur les moyens d'en assurer la durée* [1790], OC, t. X, p. 175-187.
- *Sur le mot pamphlétaire* [1790], OC, t. I, p. 527-528.
- *Éloge de Franklin* [1790], OC, t. III, p. 372-423.
- *Des conventions nationales* [1791], OC, t. X, p. 191-206.
- *Rapport et projet de décret sur l'organisation générale de l'instruction publique* [1792-1793], OC, t. VII, p. 449-573.
- « Tableau général de la science qui a pour objet l'application du calcul aux sciences politiques et morales » [29 juin & 6 juil. 1793], *Journal d'instruction sociale*, Paris, EDHIS, 1981, p. 105-128, 166-184.
- *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* [1793-1794], Paris, Agasse, 1795.
- « Fragments du tableau historique » [1793-1794], OC, t. VI, p. 277-660, rééd. dans Groupe Condorcet [2004].
- « Fragment inédit de la quatrième époque » [1793-1794], n. a. fr. 4586, f. 84-185, dans Groupe Condorcet [2004].
- « Sur les mots *sciences* et *arts* – Sur la classification des sciences et des arts » [1793-1794], n. a. fr. 4586, f. 55-62, dans Groupe Condorcet [2004].

#### AUTRES AUTEURS

- ALEMBERT J. R. (d') [1743], *Traité de dynamique*, Paris, David, 2<sup>e</sup> éd. : Paris, David, 1758.
- ALEMBERT J. R. (d') [1751 a], « Discours préliminaire », *Encyclopédie*, vol. 1, t. I, p. j-xliv.
- ALEMBERT J. R. (d') [1751 b], « Absent », *Encyclopédie*, vol. I, t. I, p. 40.

- ALEMBERT J. R. (d') [1752], « Cause », *Encyclopédie*, vol. 2, t. II, p. 789-790.
- ALEMBERT J. R. (d') [1753], « Avertissement », *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, Berlin, t. I, p. I-XIV.
- ALEMBERT J. R. (d') [1754], « Croix ou Pile », *Encyclopédie*, vol. I, t. 4, p. 512-513.
- ALEMBERT J. R. (d') [1757], « Force [en mécanique] », *Encyclopédie*, vol. 2, t. VII, p. 110-120.
- ALEMBERT J. R. (d') [1759], « Essai sur les éléments de philosophie ou sur les principes des connaissances humaines », *Œuvres complètes de d'Alembert*, t. I, Genève, Slatkine reprints, 1967, p. 115-348.
- ALEMBERT J. R. (d') [1761], « Réflexions sur le calcul des probabilités » *Opuscles mathématiques*, Paris, David, vol. II, p. 1-25.
- ALEMBERT J. R. (d') (ou l'ABBÉ DE LA CHAPELLE) [1765], « Mathématique ou Mathématiques », *Encyclopédie*, vol. 2, t. X, p. 188-189.
- ALEMBERT J. R. (d') [28 fév. 1766, 9 oct. 1767], « Lettres à Hume », dans J. H. Burton [1849], p. 183-184, 211-212.
- ALEMBERT J. R. (d') [1767 a], « Doutes et questions sur le calcul des probabilités », *Œuvres complètes de d'Alembert*, Paris, Belin, 1821, t. I, p. 451-462.
- ALEMBERT J. R. (d') [1767 b], *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, t. V, Amsterdam, Zacharie Chatelain & fils.
- ALEMBERT J. R. (d') [1767 c], *Eclaircissement sur différents endroits des Éléments de philosophie*, Paris, Fayard, 1986, p. 193-357.
- ALEMBERT J. R. (d') [1767 d], « Réflexions philosophiques et mathématiques sur l'application du calcul des probabilités à l'inoculation de la petite vérole », dans d'Alembert [1767 b], p. 305-430.
- ALEMBERT J. R. (d') [1768], « Extraits de lettres sur le calcul des probabilités, et sur les calculs relatifs à l'inoculation. I : sur le calcul des probabilités », *Opuscles mathématiques*, vol. IV, Paris, Briasson, p. 283-310.
- ALEMBERT J. R. (d') [1776], «Cartes – Problème sur les cartes », *Supplément à l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Amsterdam, Rey, t. 2, p. 250-251. Réimpr. dans C. J. Panckoucke [1784], p. 306-307.
- ALEMBERT J. R. (d') [1783], *Opuscles mathématiques*, vol. IX, MS 1790-1793 (manuscrit autographe, cote de la Bibliothèque de l'Institut).
- [ANONYME] [1765], « Hazard », *Encyclopédie*, vol. 2, t. VIII, p. 74-75
- ARBUTHNOT J. [1692], « Préface » de Huyghens [1657], dans N. Meusnier, *D' Arbuthnot et M' Hidden*, Paris, Centre d'Analyse et de Mathématiques Sociales, fév. 1999, n° 162, p. 47-49.
- BAGUENAUT de PUCHESSE G. [1910], *Condillac – Sa vie, sa philosophie, son influence*, Paris, Plon.
- BAKER K. M. [1967], « Un "éloge" officieux de Condorcet : sa notice historique et critique sur Condillac », *Revue de synthèse*, III<sup>e</sup> série, n°47-48, juil.-déc., p. 227-244.
- BAKER K. M. [1975], *Condorcet. From natural philosophy to social mathematics*, Chicago, University of Chicago Press, ; trad. M. Nobile : *Condorcet, raison et politique*, Paris, Hermann, 1988.
- BAKER K. M. [1988], « L'unité de la pensée de Condorcet », dans P. Crépel & C. Gilain (sous la dir. de), *Condorcet – Mathématicien, économiste, philosophe, homme politique*, Actes du Colloque International Condorcet, Paris, Minerve, 1989, p. 515-524.
- BATBIE A. [1861], *Turgot philosophe, économiste et administrateur*, Paris, Cotillon.
- BERKELEY G. [1710], « Principes de la connaissance humaine » (1<sup>ère</sup> partie), *Œuvres*, vol. 1, Paris, PUF, 1985, p. 291-407.

- BERKELEY G. [1713], « Trois dialogues entre Hylas et Philonous », *Œuvres*, vol. 2, Paris, PUF, 1987, p. 25-149.
- BERNOULLI J. [1713], « Ars conjectandi », *Die werke von Jakob Bernoulli*, t. III, Bâle, Birkhäuser, 1975, p. 107-286 ; trad. bilingue de la 4<sup>e</sup> partie par N. Meusnier [1987].
- BONGIE L. L. [1961], « Hume 'philosophe' and philosopher in Eighteenth-century France », *French Studies*, vol. XV, p. 213-227.
- BONGIE L. L. [1965], *David Hume, Prophet of the Counter-Revolution*, Oxford, Clarendon Press.
- BOREL E. [1939], *Valeur pratique et philosophie des probabilités*, Sceaux, Gabay, 1991.
- BOSSUET J. B. [vers 1679], *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, 1<sup>ère</sup> éd. : 1722 ; Paris, Firmin Didot, 1881.
- BOSSUT C. [1784], « Discours préliminaire », dans C. J. Panckoucke [1784], p. i-cxiv.
- BOUDOT M. [juil.-sept. 1967], « Probabilité et logique de l'argumentation selon Jacques Bernoulli », *Les études philosophiques*, n°3, p. 265-288.
- BRIAN E. [1988], « Études récentes sur Condorcet », *Revue de synthèse*, IV<sup>e</sup> série, n°3-4, juil.-déc, p. 519-529.
- BRIAN E. [1994], *La mesure de l'État – Administrateurs et géomètres au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel.
- BRIAN E. [1996], « L'objet du doute – Les articles de d'Alembert sur l'analyse des hasards dans les quatre premiers tomes de l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, n° 15, oct., p. 163-178.
- BRIAN E. [1997], « Compte rendu de la "Table ronde : Editer Condorcet aujourd'hui" », dans A. M. Chouillet & P. Crépel, *Condorcet – Homme des Lumières et de la Révolution*, Fontenay/Saint-Cloud, ENS Éditions, p. 273-283.
- BROSSES C. (de) [1765], *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie*, Paris, Terrelongue, 1800, 2 t..
- BRU B. [1983], « Doutes de d'Alembert sur le calcul des probabilités », dans Collectif [1983], p. 279-292.
- BRU B. [1984], « Notes de l'éditeur », dans A. A. Cournot [1843], p. 297-356.
- BRU B. [1988], « Statistique et bonheur des hommes », *Revue de synthèse*, IV<sup>e</sup> série, n°1, janv.-mars, p. 69-95.
- BRU B. [1992], « Laplace et les manuscrits de Condorcet », dans B. Didier & J. Neefs (sous la dir. de), *Chantiers révolutionnaires*, Presses Universitaires de Vincennes, p. 59-66.
- BRU B. [1994], « Condorcet, Mathématique sociale et vérité », *Mathématiques, informatique et sciences humaines*, n°128, p. 5-14.
- BRU B. [2002], « Des fraises et des oranges », *Sciences, musiques, Lumières – Mélanges offerts à Anne-Marie Chouillet*, Centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, Ferney-Voltaire, p. 3-10.
- BRU B. & CREPEL P. [1994], *Condorcet – Arithmétique politique – Textes rares ou inédits (1767-1789)*, Paris, INED, 1994.
- BUFFON G. L. L. (Comte de) [1777], « Essai d'arithmétique morale », dans J. L. Binet & J. Roger, *Un autre Buffon*, Paris, Hermann, 1977, p. 32-91.
- BURTON J. H. [1849], *Letters of eminent persons adressed to David Hume*, Bristol, Thoemmes, 1989.
- BUTLER J. [1736], *The Analogy of Religion Natural and Revealed to the Constitution and course of Nature*, London, Routledge, 1885.

- CANDAUX J. D. [1993], « Un auteur (et même deux) pour "idée", "induction", "probabilité" : Monsieur de Lubières encyclopédiste », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n°15, oct., p. 71-96.
- CAVANAUGH G. J. [1968], « Turgot and the *Encyclopédie* », *Diderot Studies*, vol. X, p. 23-33.
- CHOUILLET A. M. [1993], « Qui était Condorcet ? », *Lekton*, vol. 3, n°1, printemps, p. 19-31.
- CICÉRON M. T. [44 av. J. C.], *Topiques*, Paris, Les Belles-Lettres, 1960.
- CLÉRO J. P. [1998], *Hume*, Paris, Vrin.
- *Dictionnaire universel français et latin dit Dictionnaire de Trévoux* [1771], Paris, Compagnie des libraires associés, t. IV.
- COLLECTIF [1983], *Jean d'Alembert, savant et philosophe : portrait à plusieurs voix*, Actes du Colloque du 15-18 juin 1983, Edition des Archives Contemporaines, 1989.
- CONDILLAC E. B. de [1746], « Essai sur l'origine des connaissances humaines », *Œuvres philosophiques de Condillac*, Paris, PUF, 1947, vol.1, p. 1-118.
- COURNOT A. A. [1843], « Exposition de la théorie des chances et des probabilités », *Œuvres complètes*, Paris, Vrin, 1984, t. I.
- COURNOT A. A. [1861], « Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire », *Œuvres complètes*, Paris, Vrin, 1981, t. III.
- COUSIN V. [1846], « XVII<sup>e</sup> leçon », *Cours de l'histoire de la philosophie moderne*, Paris, Ladrangé & Didier, p. 147-150.
- CRAMER G. [vers 1745-1746], *Logique*, Bibliothèque de Genève, manuscrits de plusieurs copistes (par exemple Ms Comp. Past 886). Cité par J. D. Candaux [1993].
- CRAMPE-CASNABET M. [1985], *Condorcet lecteur des Lumières*, Paris, PUF.
- CRAMPE-CASNABET M. [1993], « Condorcet : philosophie de la raison agrandie », *Lekton*, vol. 3, n°1, printemps, p. 53-67.
- CRÉPEL P. [1988], « Condorcet et l'estimation statistique », *Journal de la Société de Statistique de Paris*, t. 129, n°1-2, p. 46-67.
- DALE A. I. [1991], *A history of inverse probability – From Thomas Bayes to Karl Pearson*, collec. *Studies in the History of Mathematics and Physical Sciences*, vol. 16, Springer Verlag.
- DASTON L. J. [1979], « D'Alembert's critique of probability theory », *Historia mathematica*, 6, p. 259-279.
- *Dictionnaire universel français et latin dit Dictionnaire de Trévoux* [1771], Paris, Compagnie des libraires associés, t. IV.
- DIDEROT D. [1751 a], « Explication détaillée du système des connaissances humaines » - annexe à d'Alembert [1751 a], *Encyclopédie*, vol. 1, t. I, p. xlvij-lj.
- DIDEROT D. [1751 b], « Absent » - ajout à d'Alembert [1751 b], vol. 1, t. I, p. 40-41.
- DUPONT DE NEMOURS P. S. [1782], *Mémoires sur la vie et les ouvrages de M. Turgot, ministre d'État – Première partie*, Philadelphie. 2<sup>e</sup> éd. : Philadelphie, 1788 et *Œuvres de Mr Turgot*, Paris, A. Belin, 1811, t. I.
- DUPONT DE NEMOURS P. S. [1808], *Réfutation du système de Berkeley* (Présentation de Turgot [1750 b]), *Œuvres de M. Turgot*, Paris, Delange, t. III, p. 136-138..
- FALCONET C. [1745], *Dissertation sur les principes de l'étymologie par rapport à la langue française*, s.l., s. e..
- FINETTI B. (de) [1937], « La prévision : ses lois logiques, ses sources subjectives », *Annales de l'Institut Henri Poincaré*, Paris, Gauthier-Villars, vol. VII, fasc. I, p. 1-68.
- FOGELIN R. J. [1985], *Hume's Skepticism in the Treatise of Human Nature*, London, Boston, Melbourne & Henley, Routledge & Kegan Paul.

- FRANCK M. [1875], « Turgot », *Dictionnaire des sciences philosophiques*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Hachette & Cie., p. 1741-1748.
- FURETIÈRE A. [1690], *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots français tant vieux que modernes, & les termes de toutes les sciences et des arts*, Paris, Le Robert, 1984.
- GARRETT D. [1997], *Cognition and Commitment in Hume's Philosophy*, New York, Oxford, Oxford University Press.
- GILLIPSIE C. C. [1972], « Probability and politics : Laplace, Condorcet, and Turgot », *Proceedings of the american philosophical society*, vol. 116, n°1, fév., p. 1-20.
- GOLDZINK J. [1998], « Préface » de Hume [1766], p. 5-36.
- GRANGER G. G. [1956], *La mathématique sociale du marquis de Condorcet* ; Paris, Odile Jacob, 1989.
- 's GRAVESANDE G. J. [1736], *Introduction à la philosophie*, Paris, Lyon, Périsse Frères, 1842.
- GREIG J. Y. T. [1932 a], *The letters of David Hume*, Oxford, Clarendon Press, 2 vol..
- GREIG J. Y. T. [1932 b], « Some unpublished letters to David Hume », *Revue de littérature comparée*, Paris, Honoré Champion, 12<sup>e</sup> année, p. 826-856.
- GRIMSLEY R. [1952], « Turgot article 'Existence' in the Encyclopédie », dans R. Grimsley, *From Montesquieu to Laclos – Studies on the French Enlightenment*, Genève, Droz, 1974.
- GRIMSLEY R. [1961], « D'Alembert and Hume », *Revue de littérature comparée*, XXXV, p. 583-595.
- GROUPE CONDORCET [2004], *Condorcet – Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, INED.
- HACKING I. [1975], *The emergence of probability – A philosophical study of early ideas about probability, induction and statistical inference*, Cambridge University Press.
- HALD A. [1990], *A history of probability and statistics and their applications before 1750*, New York, Wiley, 1990.
- HELVÉTIUS C. A. [1758], *De l'esprit* ; Paris, Fayard, 1988.
- HENRY C. [1883], *Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot (1770-1779)*, Genève, Slatkine reprints, 1970.
- HOLBACH P. H. (baron d') [1770], « Système de la nature ou Les lois du monde physique et du monde moral », *Œuvres philosophiques complètes*, Paris, Alive, 1999, t. II, p. 162-643.
- HUME D. [29 sept. 1734] , « Letter to Ramsay », dans M. Morrisroe [1973], p. 314-315.
- HUME D. [1739 a], « De l'entendement », *Traité de la nature humaine*, Livre I, Paris, GF-Flammarion, 1995.
- HUME D. [1739 b], « Les passions », *Traité de la nature humaine*, Livre II, Paris, GF-Flammarion, 1991.
- HUME D. [13 fév. 1739], « Letter to Henry Home », dans J. Y. T. Greig [1932 a], vol. I, p. 26-27.
- HUME D. [1740 a], « La morale », *Traité de la nature humaine*, Livre III, Paris, GF-Flammarion, 1993.
- HUME D. [1740 b], *Abrégé d'un livre récemment publié sous le titre, Traité de la nature humaine, etc.*, Paris, Aubier Montaigne, 1971.
- HUME D. [1740 c], « Appendice au *Traité de la nature humaine* », dans Hume [1739 a], p. 371-388.
- HUME D. [1741 a], « Des premiers principes du gouvernement », dans D. Hume [1777], p. 65-70.

- HUME D. [1741 b], « Si le gouvernement britannique tend plus vers la Monarchie absolue ou vers la République », dans D. Hume [1777], p. 83-89.
- HUME D. [1742], « De la naissance et du progrès des arts et des sciences », dans D. Hume [1777], p. 157-188.
- HUME D. [1748], « Du contrat originel », dans D. Hume [1752/1760], p. 188-208.
- HUME D. [1748/1758], *Enquête sur l'entendement humain*, Paris, GF-Flammarion, 1983.
- HUME D. [mars-avril 1751], « Letter to Gilbert Elliot of Minto », dans J. Y. T. Greig [1932 a], vol. I, p. 158.
- HUME D. [1752 a], « Idée d'une république parfaite », dans D. Hume [1752/1760], p. 229-243.
- HUME D. [1752 b], « De la quantité de la population dans les nations de l'Antiquité », dans D. Hume [1752/1760], p. 115-188.
- HUME D. [1752/1760], *Discours politiques*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1993.
- HUME D. [1754-1762], *The History of England from the Invasion of Julius Caesar to the Revolution in 1688*, réimpr. de l'éd. de 1778 : LibertyClassics, 1983, 6 vol..
- HUME D. [1753-1756], *Essays and Treatises on Several Subjects*, éd. de 1758 & de 1777 : London, Millar.
- HUME D. [déc. 1763], « Letter to the Rev. Hugh Blair », dans J. Y. T. Greig [1932 a], vol. I, p. 418-421.
- HUME D. [29 mars 1764], « Letter to Catherine Macaulay », dans R. Klibansky & E. C. Mossner [1954], p. 80-82.
- HUME D. [sept.-oct. 1765], « Letter to the Comtesse de Boufflers », dans J. Y. T. Greig [1932 a], vol. I, p. 525.
- HUME D. [1766], *Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume & M. Rousseau avec les pièces justificatives & la lettre de M. De Voltaire à ce sujet*, Paris, Alive, 1998.
- HUME D. [10 juil. 1769], « Letter to the Abbé Morellet », dans J. Y. T. Greig [1932 a], vol. II, p. 203-206.
- HUME D. [1774], « De l'origine du gouvernement », dans D. Hume [1777], p. 71-74.
- HUME D. [1775], « [Avertissement à l'édition de 1777 des *Essais et Traités sur plusieurs sujets*] », reproduit dans la rééd. de 1983 de Hume [1748/1758].
- HUME D. [1776 a & 1776 b], *Ma vie*, éd. de 1777 [1776 a] : trad. J. B. Suard, L'anabase, 1992 ; éd. de 1993 [1776 b] : trad. F. Grandjean dans D. Hume [1752/1760], p. 1-8.
- HUME D. [1777], *Essais moraux, politiques et littéraires*, Paris, Alive, 1999, p. 33-303.
- HUYGHENS C. [1657], *De ratiociniis in ludo aleae*, trad. J. Arbuthnot [1692] : *Of the laws of chances*, London.
- KARLSSON M. M. [1990], « Epistemic Leaks and Epistemic Meltdowns : A Response to William Morris on Scepticism with Regard to Reason », *Hume Studies*, vol. XVI, n°2, nov., p. 121-130.
- KEYNES J. M. [1921], « A treatise on probability », *The collected writings of John Maynard Keynes*, vol. VIII, London, Macmillan, 1973.
- KLIBANSKY R. & MOSSNER E. C. [1954], *New letters of David Hume*, Oxford, Clarendon Press.
- LACROIX S. F. [1822], *Traité élémentaire du calcul des probabilités*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Bachelier.
- LAGRAVE J. P. (de) & M. BREGUET [1993], « Bibliographie », *Lekton*, vol. 3, n°1, printemps, p. 273-340.
- LAIRD J. [1932], *Hume's Philosophy of Human Nature*, London, Methuen & co.



- LAPLACE P. S. [1773-1774], « Recherches sur les suites récurro-récurrentes et sur leurs usages dans la théorie des hasard » (extrait), dans Laplace [1825], *Essai philosophique sur les probabilités*, 5<sup>e</sup> éd., Christian Bourgeois, 1986, p. 221-231.
- LE BRAS H. [1983], « D'Alembert et la querelle de l'inoculation – Le sujet contre la population », dans Collectif [1983], p. 293-302.
- LEIBNIZ G. W. [1710], *Essais de théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, Paris, GF-Flammarion, 1969 (réimpr. : s. d.).
- LEIBNIZ G. W. [1714], « Monadologie », dans *Discours de métaphysique* suivi de *Monadologie*, Gallimard, 1995, p. 87-114.
- LE RU V. [1994], *D'Alembert philosophe*, Paris, Vrin.
- LESPINASSE J. (de) [8 juin 1767], « Lettre à Hume », dans J. H. Burton [1849], p. 208-209.
- LOCKE J. [1690], *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, Paris, Vrin, 1994.
- LOVELAND J. [2001], « Buffon, the Certainty of Sunrise, and the Probabilistic Reductio ad Absurdum », *Archive for the History of Exact Sciences*, 55, p. 465-477.
- MASTIER A. [1862], *Turgot – Sa vie et sa doctrine*, Paris, Guillaumin-Durand.
- MERCIER L. S. [1770], *L'an 2440 – Rêve s'il en fut jamais*, Paris, La Découverte, 1999.
- MERTZ R. [1929], « Les amitiés françaises de Hume et le mouvement des idées », *Revue de littérature comparée*, 9<sup>e</sup> année, p. 644-713.
- MEUSNIER N. [1987], *Jacques Bernoulli et l'Ars conjectandi*, Université de Rouen Haute Normandie, IREM, 1987.
- MEYER Paul H. [1958], « Voltaire and Hume as historians : a comparative study of the *Essai sur les mœurs* and *The History of England* », *Publications of The Modern Language Association of America*, vol. LXXIII, n°1, p. 51-68.
- MILLER D. [1981], *Philosophy and Ideology in Hume's Political Thought*, Oxford, Clarendon Press.
- MONTAIGNE M. E. (de) [1588-1593], *Essais*, Paris, PUF, 1999.
- MONTMORT P. R. (de) [1708], *Essay d'analyse sur les jeux de hazard*, Paris, Quillau.
- MORILHAT C. [1988], *La prise de conscience du capitalisme. Economie et philosophie chez Turgot*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- MORRIS W. E. [1989], « Hume's scepticism about reason », *Hume Studies*, vol. XV, n°1, avr., p. 39-60.
- MORRISROE M. [1973], « Did Hume Read Berkeley ? A Conclusive Answer », *Philological Quarterly*, 52, 2, avr., p. 310-315.
- MOSSNER E. C. [1947], « The continental reception of Hume's treatise, 1739-1741 », *Mind*, vol. LVI, n°221, janv., p. 31-43.
- MOSSNER E. C. [1954], *The life of David Hume*, Nelson, 1970.
- NEYMARCK A. [1885], *Turgot et ses doctrines*, Paris, Guillaumin, 2 t..
- NIKLAUS R. [1993], « Condorcet et Montesquieu – Conflit idéologique entre deux théoriciens rationalistes », *Dix-huitième siècle*, n° 25, p. 399-409.
- O'CONNOR E. [vers 1840-1845], *Quelques notes biographiques et littéraires sur Condorcet*, MS 848, f. 31-38.
- PANCKOUCKE C. J. (éd.) [1784], *Encyclopédie Méthodique – Mathématiques*, t. I, Paris, Liège, Plomteux.
- PASCAL B. [1670], « Pensées », *Œuvres complètes*, vol. II, p. 541-900, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2000.
- PATY M. [1988], « D'Alembert et les probabilités », dans R. Rashed (éd.), *Sciences à l'époque de la Révolution française*, Paris, Blanchard, 1988, p. 203-265.

- PEARSON K. [1921-1933], *The History of Statistics in the 17<sup>th</sup> and 18<sup>th</sup> centuries against the changing background of intellectual, scientific and religious thought*, London, Charles Griffin & Company limited, 1978.
- PLATON [vers 360 av. J. C.], « Timée ou De la nature », *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1950 (réimpr. : 1999), vol. II, p. 431-524.
- POPKIN R. H. [1959], « Book review [de G. Boas, *Dominant themes of modern philosophy*] », *The Journal of Philosophy*, vol. LVI, janv.-déc. [= janv.-juin], p. 67-71.
- POPKIN R. H. [1987], « Condorcet and Hume and Turgot », *Condorcet Studies* 2, D. Williams (éd.), New York, Peter Lang, p. 47-62.
- POPKIN R. H. [1989], « Condorcet's Epistemology and His politics », *Knowledge and Politics – Case Studies in the Relationship Between Epistemology and Political Philosophy*, M. Dascal & O. Gruengard (éds), Boulder, San Francisco & London, Westview Press, p. 111-124.
- PRICE J. V. [1999], « Préface » de Hume [1777], p. 5-16.
- PRICE R. [1764], « Appendice contenant une application des règles précédentes à quelques cas particuliers », dans T. Bayes, « Essai en vue de résoudre un problème de la doctrine des chances », *Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences* (éd. bilingue), n°18, 1988, p. 82-111.
- QUESNAY F. [1756], « Evidence », dans *François Quesnay et la Physiocratie*, Paris, INED, 1958, t. II, p. 397-426.
- RAMSAY A. M. [1727], *Les voyages de Cyrus, avec un Discours sur la mythologie*, Paris, Gabriel François Quillau Fils, 2 t.
- RAMSEY F. P. [1926], « Truth and probability », dans F. P. Ramsey [1931], p. 156-198.
- RAMSEY F. P. [1928], « Further considerations », dans F. P. Ramsey [1931], p. 199-211.
- RAMSEY F. P. [1931], *The Foundations of Mathematics and other Logical Essays*, R. B. Braithwaite (éd.), 3<sup>e</sup> imp. : 1954, London, Routledge & Kegan Paul.
- RASHED R. [1974], *Condorcet, Mathématique et société*, Paris, Hermann.
- RIEUCAU J. N. [1997], *Nature et diffusion du savoir dans la pensée économique de Condorcet*, Thèse de doctorat ès sciences économiques, Université Paris I.
- RIEUCAU J. N. [2005], « L'autorité et la liberté au prisme du penchant à croire condorcetien », prépublication.
- SAVAGE L. J. [1954], *The Foundations of Statistics*, New York, Dover Publications, 2<sup>nd</sup> éd. : 1972.
- SCHANDELER J. P. [2000], *Les interprétations de Condorcet – Symboles et concepts (1794-1894)*, SVEC, Oxford, Voltaire Foundation, vol. 2000 : 03.
- SCHØSLER J. [1997], *John Locke et les philosophes français – La critique des idées innées en France au dix-huitième siècle, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, Oxford, Voltaire Foundation, vol. CCCLIII.
- SMITH A. [1<sup>er</sup> nov. 1785], « Lettre au Duc de La Rochefoucauld », *The Correspondence of Adam Smith*, E. C. Mossner & I. S. Ross (éds), Indianapolis, LibertyClassics, 1987, p. 286-287.
- SPINOZA B. [1677], *Ethique*, Seuil, 1999.
- STEWART J. [1<sup>er</sup> mars 1759], « Lettre à Hume », dans J. Y. T. Greig [1932 a], vol. II, p. 347-349.
- STIGLER S. M. [1975], « Napoleonic statistics : the work of Laplace », *Biometrika*, vol. 62, p. 503-517.
- STIGLER S. M. [1978], « Laplace's early work : chronology and citations », *ISIS*, vol. 69, n°246, mars, p. 234-254.

- TODHUNTER I. [1865], *A History of the Mathematical Theory of Probability – From the Time of Pascal to that of Laplace*, Cambridge et Londres, Mac Millan and co..
- TSUDA T. [1974-1975], *Catalogue des livres de la bibliothèque de Turgot*, Tokyo, Institut d'Études Économiques.
- TURGOT A. R. J. [vers 1748], « Liste d'ouvrages à faire », Schelle, t. I, p. 115-116.
- TURGOT A. R. J. [1750 a], *Remarques critiques sur les Réflexions philosophiques de Maupertuis* sur l'origine des langues et la signification des mots, Schelle, t. I, p. 157-179.
- TURGOT A. R. J. [1750 b], *Lettres à l'abbé de ... sur le système de Berkeley*, Schelle, t. I, p. 185-193.
- TURGOT A. R. J. [1750 c], *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain (Second Discours aux Sorboniques)*, Schelle, t. I, p. 214-235.
- TURGOT A. R. J. [vers 1751], *Plan du second Discours sur les progrès de l'esprit humain*, Schelle, t. I, p. 298-323.
- TURGOT A. R. J. [1756 a], *Étymologie*, Schelle, t. I, p. 473-516.
- TURGOT A. R. J. [1756 b], *Existence*, Schelle, t. I, p. 517-538.
- TURGOT A. R. J. [3 juilt. 1768], « Lettre à Hume », dans J. H. Burton [1849], p. 163-164.
- TURGOT A. R. J. [21 juin 1772, 29 déc. 1772, début déc. 1773, 17 déc. 1773, 18 mai 1774], « Lettres à Condorcet », dans C. Henry [1883], p. 88-89, 125-126, 142-147, 150-151, 170-174.
- TURGOT A. R. J. (DUPONT DE NEMOURS P. S.) [1775], *Mémoire sur les municipalités*, Schelle, t. IV, p. 568-636.
- TURGOT A. R. J. [22 août 1780], « Lettre à Price », dans D. O. Thomas (éd.), *The Correspondence of Richard Price*, Duke University Press, Durham N.C., University of Wales Press, Cardiff, 1991, vol. 2, p. 68-69.
- VOLTAIRE F. M. Arouet dit [1734], « Traité de métaphysique », *Œuvres de Voltaire*, Beuchot (éd.), Paris, Lefèvre, 1829, p. 277-343.
- VOLTAIRE F. M. Arouet dit [1769], *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Paris, Bordas, 1990, 2 t.
- VOLTAIRE F. M. Arouet dit [1770-1774], « Quarante questions sur l'Encyclopédie », *Dictionnaire philosophique*, Le club français du livre, 1962, p. 547-652.
- WALPOLE H. [fin 1765], « Lettre de Frédéric II à Rousseau », dans E. C. Mossner [1954, p. 513-514].
- WILLIAMS D. [1993], « Condorcet and the english enlightenment », *The british society for eighteenth-century studies*, vol. 16, n°2 (autumn), p. 155-169.
- YAMAZAKI E. [1971], « D'Alembert et Condorcet, quelques aspects de l'histoire du calcul des probabilités », *Japanese Studies in the History of Science*, n°10, p. 59-93.